





De

~~171~~ 212

X 28

pro



SERMON FUNEBRE  
DE TRES-HAUT

E T

TRES-UISSANT PRINCE  
JEAN GEORGE II.  
PRINCE D'ANHALT,

DUC DE SAXE, D'ANGRIE ET DE WESTPHALIE,

COMTE D'ASCANIE,

SEIGNEUR DE ZERBST ET DE BERNEBOURG, &c.

GOUVERNEUR DE LA MARCHE DE BRANDEBOURG,

ET GENERALISSIME DES ARMEES DE S. A. ELECTORALE, &c.

*Prononcé à Dessau, dans le Château de S. Altesse Sérénissime  
le Novembre 1693.*



A B E R L I N,

Chez R O B E R T R O G E R, Libraire & Imprimeur  
de Son Altesse Electorale.

---

M. D C. X C V.





SEBASTIAN JUNIUS

GRATULATIO

AD ACADEMIAM

PHILOSOPHICAM

WITTENBERGENSIS

IN ANNO DOMINI 1648

SEBASTIAN JUNIUS

PHILOSOPHUS

AD ACADEMIAM

PHILOSOPHICAM



17 WB 348

1648

SEBASTIAN JUNIUS

PHILOSOPHUS

WITTENBERG

L. Jun







A SON ALTESSE SERENISSIME  
MADAME  
LA PRINCESSE DOUAIRIERE  
D'ANHALT,  
DUCHESSSE DE SAXE,  
D'ANGRIE ET DE WESTPHALIE,  
COMTESSE D'ASCANIE,  
DAME DE ZERBST ET DE BERNEBOURG, &c.  
PRINCESSE SOUVERAINE  
D'ORANGE.

MADAME,

*Voici le Discours, que VOTRE AL-  
TESSE SERENISSIME m'a ordonné*



## E P I T R E.

de faire & de publier. Comme il ne paroît que par ses ordres, j'ai crû qu'elle voudroit bien me permettre de le produire sous son Auguste Nom, la matière en étant très-digne.

J'y ai traité des plus grands Mystères de la Religion, & tout imparfait qu'est ce Discours, on peut dire, que c'est une espèce d'abrégé du Christianisme. J'y ai voulu faire l'Eloge de feu MONSEIGNEUR le Prince d'Anhalt, & donner quelque idée de sa vie & de ses vertus. Que peut-on offrir de plus agréable à une Princesse Chrétienne, qui a un souverain attachement pour la Religion; à une Epouse fidelle, qui aime infiniment la Mémoire de son illustre Epoux?

Il est vrai, MADAME, que la douleur, que Vous avez eue de sa mort, fait seule son éloge d'une manière inimitable. Elevée au dessus des adversitez de la vie par la grandeur de vôtre courage, & presque inaccessible qu'à celles, où il y a de la vertu à les sentir, Vous n'auriez jamais tant pleuré un Prince, qui n'eut eu que la qualité  
de vô-



## E P I T R E.

de vôtre Epoux. L'étendue de son Mérite a été la mesure de vôtre douleur, & le Tresor, que Vous avez perdu, Vous a paru digne de tous vos regrets, autant par son propre prix, que parce qu'il étoit à Vous.

Mais, MADAME, quelque grand, qu'ait été ce Prince, V. A. S. remplit dignement sa place. Elle donne à MONSEIGNEUR son Fils un second modele de bien gouverner; Elle rend à ses sujets, une prospérité, qu'ils n'osoient presque plus attendre après la mort de leur Souverain.

L'Europe n'a pû voir, sans admiration, cinq Héros de suite, dans la Maison d'Orange, & les vertus du Bisayeul, qu'on regardoit, en leur temps, comme des Miracles, qui n'auroient point de suite, passer à ses Descendans, & devenir les vertus communes des Princes de cette Auguste Maison. Mais cette gloire, MADAME, ne leur est pas particulière; les Princesses l'ont partagée avec eux, & la Providence, qui vient d'élever le Roi vôtre Neveu sur le Trône de la Grand' Bretagne, où son Mérite & sa Naissance l'appel-

\*\*



## E P I T R E.

loient, n'a vû Personne, dans vôtre Maison, qui ne fut digne de régner.

Pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME, MADAME, tout le Monde sçait, qu'il ne lui manque aucune des vertus d'un si haut rang. On les voit toutes, comme à l'envi, orner en Elle une Ame grande, généreuse, bien-faisante, se répandre dans toutes ses actions, exercer, pour ainsi dire, la Régence, dont Elle est chargée, & gouverner ses sujets d'une manière, qui ne peut être plus glorieuse pour Elle, ni plus utile pour eux.

Je ne sçaurois Vous exprimer, MADAME, combien je suis touché de ce spectacle. Je dirai seulement à V. A. S. que je le regarde de cet œuil, dont on voit l'accomplissement de ses vœux.

Je n'en ai point, MADAME, qui me soient plus chers que la gloire & la prospérité de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & des Personnes illustres, qui lui appartiennent. Ces sentimens, que son Mérite & ses bontez m'inspirèrent, dès que j'eus l'honneur d'être à son service, n'ont point cessé, quand la Providence m'en a



E P I T R E.

éloigné, & j'ose espérer aussi, qu'Elle voudra bien me continuer la protection & la bien-veüillance, dont Elle m'honoroit, & que ces graces, qu'elle m'a toujourns faites, auront le même cours que le profond respect, avec lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALT. SERENISSIME,

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur,

DE BEAUSOBRE.



---

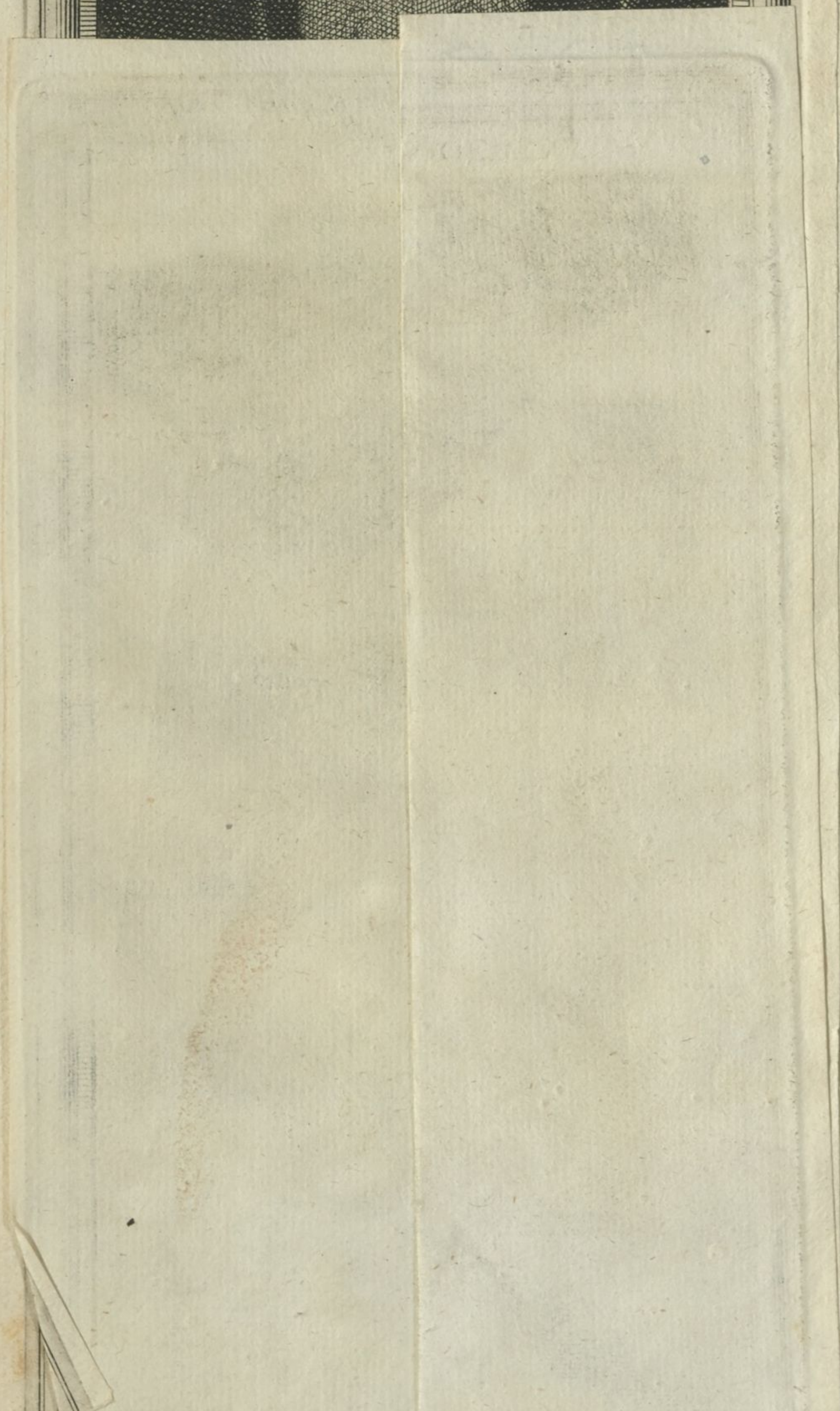
## Avertissement.

**L**E Lecteur sera surpris que ce Discours paroisse si long-temps après la mort de feu Monseigneur le Prince d'Anhalt ; mais tout ce qu'on peut lui dire sur cela , c'est que ce retardement n'a pas été volontaire. Il est aussi à propos qu'il sçache , que le sujet de ce Sermon a été marqué par Son Altesse Sérénissime avant que de mourir , & qu'on ne le prononça pas tout à fait tel qu'on le publie. On s'étendit moins sur l'explication des paroles de Jesus Christ , pour avoir le loisir de parler du Prince , mais on a crû qu'en mettant ce Discours au jour , le Lecteur , qui peut se reposer , quand il veut , ne seroit pas fâché qu'on traitât ce Texte avec plus d'étendue. Peut-être l'a-t-on trop fait.

---

Le Lecteur est prié de corriger les fautes suivantes  
p. 41. l. 16. Elle se, ôtez, se; p. 44. l. 19. l'espérance, lisez,  
l'expérience; p. 59. l. 4. l'Empire pour, lisez, l'Empire arme  
pour.









MONUMENTUM  
 OPT. FEC. MIQUE. PIS. DNI. GEORGII. SENIO. AN. CHR. D. XVII. EJAT. pie  
 PER. FISSI. PRINCE. IOANNIS. HANNAE. RIS. MDC. XIII. AUGUST. LXVI. defundi

Hic ego qui quondam Patrice laudatus in Oris  
 Iustitiae in Regno Brennonis alter eram  
 Custos me Caesar, Reges Procerumq; caterva  
 Certi dignati Semper amicitia,  
 Et comis et mitis populo: amor arbiter aequi  
 Pectore sincero Jura Sacrata tuli  
 Insuper et Belli Ductor, nunc Numinis almi  
 Conors, haec Gnatis linquo Sepulcra mei  
 D.C.W.

DES SAVIA LUGENS.

ANHALTINAT. MOERENS.

J. Blasendorff delinavit et sculp. 1694













# S E R M O N

Sur le Verfet 3. du Chap. 17. de  
l'Evangile felon S. Jean.

*C'est ici la Vie éternelle , qu'ils te connois-  
sent seul vrai Dieu , & celui que tu as  
envoyé Jesus Christ.*

**E**NTRE les graces, que Dieu fait aux Peuples, il y en a peu de plus importantes, que celle de leur donner de bons Princes, & de tous les châtimens, dont il les punit, il n'y en a guères de plus redoutable, que celui de les leur ôter.

Comme Dieu ne gouverne pas les Peuples immédiatement par lui-même, leur prospérité dépend d'ordinaire des qualitez de ceux, qui les gouvernent par ses ordres. Ils sont heureux, quand Dieu, qui a donné de son pouvoir aux Princes, leur a communiqué de ses vertus, & qu'avec l'Autorité Souveraine ils ont reçu du Ciel les qualitez divines, qui doivent en régler l'administration; quand la Sagesse éclaire cette Autorité, quand la Justice la conduit, quand la Piété la fantifie, quand la Clémence la tempère, quand la Valeur l'affermi- & la soutient. Mais lors qu'il plaît à Dieu de retirer des Princes de ce caractère, il n'y a guères d'état plus triste, ni de châtiment plus rigoureux. Il semble qu'il enlève avec eux

A



le repos & la prospérité de leurs sujets, & qu'il les abandonne lui-même en les privant de l'image la plus sensible & la plus glorieuse de sa présence. Leur perte est pour les Etats, comme une espèce de défaillance, où le corps demeure dans la consternation & dans le trouble, quand ces Têtes puissantes, qui le conduisent, viennent à tomber.

Nous venons, MES FRERES, d'éprouver ces deux états. Nous avons eu le bonheur de posséder un des plus grands & des meilleurs Princes du monde; un de ces Souverains, que Dieu donne en sa grace aux Peuples, qu'il aime; Et nous venons de le perdre par une mort imprévüe, lors que sa présence étoit la plus nécessaire à son peuple & à sa Maison, & qu'une santé ferme & vigoureuse, en apparence, sembloit nous en assurer la possession pour long-temps. La mort de cet excellent Prince est arrivée dans le temps, qu'elle étoit le plus à craindre, & lors qu'on la craignoit le moins, comme si Dieu avoit voulu redoubler l'affliction publique, par tout ce qui la pouvoit rendre plus grande & plus douloureuse.

Mais je ne dois pas appliquer vôtre attention à ces tristes réflexions, qui ne se présentent que trop d'elles-mêmes, & qui ne font qu'augmenter le deuil de cette journée. Il vaut mieux au contraire tâcher de modérer ces redoublemens de douleur, que le spectacle funébre, qui vient de finir, a causé dans tous les cœurs, & d'effacer, s'il est possible, cette triste image de nôtre grand Prince, qu'il y a laissée. Le souvenir de ses belles actions & de ses grandes qualitez pourroit le faire pour un moment, & pour suspendre l'affliction de sa mort, il ne faudroit que vous faire l'Histoire de sa vie. Mais des Chrétiens ont besoin d'une consolation plus solide & plus durable. Ce n'est pas assez pour eux, que les Personnes, qu'ils pleurent, aient vécu d'une manière glorieuse, il faut qu'elles vivent encore, & qu'elles vivent même avec plus de gloire, qu'elles n'ont vécu.

C'est-là, MES FRERES, ce qui peut nous consoler de la mort de nôtre bon Maître. C'est même ce qu'il a voulu nous



mettre dans l'esprit, quand il a choisi les paroles, que je viens de vous lire, pour être la matière de son Sermon funébre, & comme l'Inscription de son Tombeau. Sans doute ce Prince Pieux & Sage a voulu détourner nos pensées du Cercœuil, où il devoit être couché, où il excite encore nos larmes & nos regrets, & les porter au Ciel & à la vie éternelle, où il est parvenu. O vous donc, qui pleurez, ou un Epoux, ou un Pere, ou un Prince, ou un Maître, Famille désolée, Sujets affligez, éloignez vos yeux de ce Tombeau, où l'on vient d'enfermer nôtre Prince; suivez-le dans le Ciel où Dieu l'a élevé, voyez-le revêtu d'une gloire & d'une autorité, plus grande infiniment que cette Majesté mortelle, que la nature & sa dignité avoient imprimées sur son visage, voyez-le, dis-je, avec toute la gloire & l'autorité que les bien-heureux possèdent, & comme s'il vous parloit lui-même, écoutez les instructions, que sa foi vous donne par ma bouche, & répondez au soin, qu'il prend lui-même de vous consoler. *C'est ici, dit le Prince après Jesus Christ, c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connoissent seul vrai Dieu, & celui que tu as envoyé Jesus Christ.*

Il n'y a rien de plus beau, MES FRERES, dans les discours du Seigneur, que ces excellentes paroles. Les plus grandes veritez de la Religion y sont rassemblées, pour en faire l'abregé de l'Evangile & de la Loi. Il est donc très-important de les méditer avec une grande attention, & d'en bien établir la verité. C'est ce que je vais tâcher de faire dans ce discours, où je traiterai premièrement de l'objet, que nous devons connoître, & en suite de la nature de cette connoissance, & de sa nécessité par rapport à la vie éternelle. Ce sont les deux parties de ce discours.

Mais pour vous donner une idée plus distincte & plus étendue de la matière, que je dois traiter, je diviserai ces deux parties générales en quatre Articles. J'expliquerai dans le premier la nature du vrai Dieu, & j'établirai son unité. Je parlerai dans le second de la Personne de Jesus Christ & je ferai voir son autorité divine, en qualité d'Envoyé de



Dieu. J'examinerai dans le troisiéme la nature & les caractères de la connoissance salutaire, & je la distinguerai de la connoissance fausse & imparfaite des mauvais Chrêtiens. Enfin, je ferai voir dans le dernier Article, que cette connoissance, telle, que je l'aurai décrite; est la condition nécessaire & infaillible du salut, & qu'il n'y a rien de plus juste & de plus sage que l'institution de Dieu à cet égard. La vie éternelle entre fort peu dans ce dessein, & je n'en dirai qu'un mot en finissant, parce qu'il me semble que le Seigneur la suppose ici, & que son but est seulement d'en apprendre les conditions, & non la grandeur, ou la vérité.

Voilà, MES FRERES, la matière & l'ordre de ce discours. Nous parlerons du Prince dans la suite, & après avoir satisfait à ses ordres par l'explication de ce texte, & aux devoirs de nôtre piété envers Dieu; nous satisferons à ceux, que le mérite & les bien-faits du Prince même exigent de nôtre reconnaissance & de nôtre fidélité.

Jesus Christ parle au Pere, & il le considère sous les deux caractères de vrai Dieu, & de seul Dieu. L'un marque ce qu'il est en lui-même, l'autre ce qu'il est par rapport aux Créatures, ou aux fausses Divinitez, que les hommes ont servies. Dans le premier le Seigneur attribué à Dieu l'essence divine, & dans l'autre il ne l'attribué qu'à lui. C'est ainsi que Jesus Christ considère Dieu dans la prière, qu'il lui adresse. La circonstance est remarquable, & l'on ne doit pas en négliger l'observation.

I. PARTIE. **J**esus Christ adore son Pere; les yeux élevez au Ciel, dit l'Evangeliste, mais l'esprit abattu devant Dieu, il lui presente une prière pure & soumise, & il le regarde, dans ce moment, sous les deux qualitez les plus propres à la prière & à l'adoration. Il voit Dieu, comme le *vrai Dieu*, c'est à dire avec ces perfections infinies, qui composent l'idée du vrai Dieu, qui remplissent l'ame d'humilité, de crainte, d'admiration pour lui, sentimens, qui forment l'adoration véritable, & qui sont essentiels à la prière. Il considère Dieu,  
com-



comme *seul*, dans cette parfaite unité, qui le distingue des Créatures, qui l'environnent, & qui empêche l'esprit de porter ailleurs ses pensées & son culte. C'est ainsi, MES FRERES, qu'il faut contempler Dieu, quand on l'adore; ces deux vûes sont également nécessaires à l'ame, qui s'approche de lui. Elle doit l'envisager dans sa grandeur, comme le vrai Dieu, pour l'adorer avec un souverain respect, & dans son unité, pour n'adorer que lui. La première de ces vûes inspire la piété; la seconde la dirige & l'empêche de s'égarer, & c'est par là qu'elles forment ensemble un culte spirituel, & particulier à Dieu, qui peut seul lui plaire.

Mais pour examiner ces propriétés divines, que Jesus Christ attribué au Pere, je remarque, que l'idée du vrai Dieu est celle d'un Etre infini à tous égards, qui possède toutes les perfections possibles; qui les possède au plus haut degré, où elles puissent être élevées; qui les possède éternellement. Ces trois caractères unis forment l'idée du vrai Dieu.

Premièrement, il possède toutes les perfections. La sagesse, la justice, la puissance, la bonté, l'indépendance, l'immuabilité, l'autorité souveraine, & s'il y a quelque autre perfection convenable aux esprits, elles se rencontrent toutes en Dieu. Car s'il lui en manquoit quelque-une, il faudroit qu'elle se trouvât au monde, & où seroit-elle? Ce ne peut être dans un autre Dieu, parce qu'il n'y en a point; ni dans quelque-une des Créatures, parce qu'il est impossible, que Dieu leur eut donné des perfections, qu'il n'auroit pas.

Secondement, il possède toutes ces perfections au souverain degré, ou plutôt sans degré, parce que l'infini n'en a point. Car qui pourroit avoir borné les perfections de Dieu? Il est impossible qu'il se soit privé lui-même d'un bien, qui augmenteroit sa gloire & son bonheur, & il n'est pas moins impossible, qu'il eut dépendu à cet égard des Créatures, qui dépendent absolument de lui.

Enfin, Dieu possède ces perfections éternellement, & la raison en est évidente. Car comme il n'y a qu'un seul Dieu, il ne peut avoir reçu ses perfections d'un autre Dieu, & l'on ne sçau-



roit s'imaginer, sans la dernière extravagance, qu'elles soient sorties du néant. L'Etre infini ne peut être créé, mais quand il pourroit l'être, comme la moindre des Créatures, il faudroit que ce fut par l'action d'un Dieu tout-puissant, qui subsistât avant lui, & qui fut ce Dieu éternel, que nous cherchons.

Ainsi, pour se former une idée du vrai Dieu, il faut que l'homme rassemble tout ce qu'il peut concevoir de perfections; qu'il unisse dans un Esprit infini tous ces attributs, qui ont de l'excellence & de la grandeur; il faut qu'il élève ces perfections aussi haut qu'il peut les porter, & qu'il reconnoisse en même temps, qu'elles sont encore infiniment plus grandes que ses idées; il faut qu'il se représente une Sagesse sans bornes & sans erreur, qui voit & qui régle à la fois, ce qui se fait au plus haut Ciel, & au fonds des abîmes, dont les vûes infinies percent toute l'éternité: une Puissance, qui soutient le monde, & qui le fait mouvoir, que toutes les créatures reconnoissent & que le néant même ne peut arrêter; une Justice toujours pure & toujours incorruptible; une Bonté, dont non seulement l'indignité, mais le crime des hommes, ne peut empêcher les effets; il faut qu'il voye ces perfections unies en Dieu, s'y conserver éternellement, dans une parfaite indépendance, sans commencement, sans variation, sans fin; se répandre dans le monde sans sortir de lui-même; se communiquer aux Créatures sans perdre rien de leur grandeur: Il faut, dis-je, que l'esprit conçoive toutes ces choses, qu'il rassemble toutes ces perfections, & il aura quelque idée, ou plutôt, quelque ombre du vrai Dieu.

Mais comme cette idée de la Nature divine, que la raison trouve en elle-même, se voit encore plus distinctement dans l'Univers, l'Ecriture donne au vrai Dieu le caractère de Créateur du monde, soit lors qu'elle veut le distinguer des faux Dieux, & éloigner les hommes de l'idolâtrie, ou lors qu'elle veut donner une haute idée de ses perfections, & inspirer la Religion, qu'il demande.

Et certes il n'y a point de caractère, qui soit plus propre à ces différens usages. Il n'y en a point qui distingue mieux



DE LEVANG. SELON S. JEAN.

le vrai Dieu. Dès qu'on se le représente comme l'Auteur de l'Univers, il paroît dans une grandeur si incompréhensible, qu'on ne peut plus le méconnoître. Non seulement tous les faux Dieux tombent à ses pieds, confondus avec les plus viles des créatures, mais ils s'évanouissent, & rentrent dans le néant, d'où Dieu tire le monde. Secondement il n'y a point de caractère, qui découvre plus parfaitement les perfections du vrai Dieu, ce qui fait dire à S. Paul, qu'elles se voyent comme à l'œil dans ses ouvrages. L'ame présente dans le corps, qu'elle anime, éclate moins sur le visage & dans les actions de l'homme, que Dieu & ses perfections infinies ne paroissent sur la face du monde, dans son ordre & dans ses mouvemens. Enfin, il n'y a point de caractère, qui soit plus propre à inspirer la Religion. Rien ne fait mieux sentir à l'homme l'autorité de Dieu sur lui, la dépendance, où il est de son pouvoir, la nécessité de le servir & de l'adorer seul, que la pensée, qu'il est le Créateur de monde, auquel l'homme doit tout ce qu'il possède, & tout ce qu'il espère de biens.

C'est-là, MES FRERES, l'idée du vrai Dieu, c'est celle d'un Esprit infini, qui a créé l'Univers d'où il est facile de conclure, qu'il n'y a qu'un seul Dieu; Une semblable Verité, ne peut convenir qu'à un seul Etre, & elle est même le premier fondement de son Unité, & le caractère incommunicable, qui le distingue de toutes choses. L'Unité de Dieu est la preuve de sa Verité. Il est vrai Dieu, parce qu'il est seul Dieu. Et la Verité de Dieu est le fondement de son Unité. Il est seul Dieu, parce qu'il est vrai Dieu. C'est ce qui faisoit dire fort justement à un ancien Docteur, qu'il n'y a *Tertullien.* point de Dieu, c'est à dire, de vrai Dieu, s'il y en a plus d'un, parce que c'est le propre de l'Etre infini d'être unique, & que la pluralité le détruit. La raison en est évidente. L'Etre infini ne peut avoir de supérieur, parce qu'il y auroit un Etre plus grand que lui; ni d'égal, parce que son essence & son autorité seroient bornées, ce qui détruit évidemment l'idée de l'Etre infini.

Mais quand on voudroit abandonner cette idée, quelle



raison y auroit-il de multiplier la Divinité ? Si l'on suppose, qu'il y a plusieurs Dieux, il faut supposer aussi, qu'ils ont des perfections infinies, ou limitées. On ne peut s'imaginer qu'ils ayent des perfections infinies, sans ruiner le fondement de la pluralité des Dieux. Un Dieu infini suffit seul à lui-même & à l'Univers, il est par tout, il peut tout, & loin que les besoins des créatures puissent surpasser son pouvoir, elles ne sçauroient même l'égalier de leurs desirs. On ne peut croire, avec plus de raison, qu'il y auroit des Dieux différens, revêtus de perfections limitées, qui partageroient entre eux la conduite du monde. Car pourquoi diviser les perfections de la Divinité, qu'un seul Dieu peut unir en soi-même ? Pourquoi soumettre le monde à l'empire de plusieurs Dieux, qui peut être gouverné par un seul, d'une manière plus noble, plus parfaite & plus seure ? Pourquoi s'imaginer des Dieux imparfaits, pour occuper la place d'un Dieu infiniment parfait, digne d'être adoré par ces Dieux imaginaires ? Qu'il est bien plus grand, plus digne de la Nature Divine, & de la raison humaine, de concevoir un Dieu tout-puissant, qui rassemble en lui-même toutes les perfections, & qui suffit seul au monde, que de se figurer des Dieux bornés, impuissans, imparfaits ! Mais que, dis-je, qu'il est bien plus grand ? J'affoiblis la vérité, & il faut dire, qu'il est absolument nécessaire de concevoir un seul Dieu, parce qu'il est impossible d'en concevoir plusieurs, sans la dernière absurdité.

D'où vient que l'on croit, qu'il y a quelque Divinité ? C'est non seulement, parce que le Monde suppose une Intelligence, qui l'ait ordonné, mais aussi parce qu'il est nécessaire, qu'il y ait un Etre éternel, qui subsiste par lui-même. Mais l'existence de plusieurs Dieux n'a aucune nécessité, ni dans l'ordre de la Nature, qui ne la demande point, qui la combat même, & qui la rejette ; ni dans l'essence Divine, où l'on ne trouve aucun fondement à la multiplication. Qu'y a-t-il dans la nature Divine, qui oblige à la multiplier, ou qui fasse même soupçonner, que pour être parfaite, elle doive être commune à plusieurs Etres, & former plusieurs Dieux



Dieux ? Or tout ce qui n'est point nécessaire ; tout ce qui ne paroît pas être absolument vrai , par rapport à Dieu , non seulement il ne faut pas le recevoir , mais il faut le rejeter comme une erreur , parce que Dieu étant un Etre éternel , on ne peut rien imaginer en lui , qui ne soit fondé sur une éternelle nécessité.

Mais si l'on considère le Monde , où Dieu a imprimé des caractères éclatans de ses perfections , on verra , qu'il s'accorde avec l'idée de la Nature Divine , & qu'il nous conduit comme elle à ne reconnoître qu'un seul Dieu. En effet , c'est là , que toutes les Créatures assemblées dans un même Univers , dont nous ne connoissons point les limites , présentent à nôtre esprit , l'unité d'un Etre infini , qui l'a formé ; que l'ordre de ses parties , leurs accords malgré l'opposition de leurs qualitez , leur dépendance mutuelle malgré leur éloignement , l'uniformité constante de leurs mouvemens , qui pour être si divers ou si contraires , ne s'arrêtent & ne se confondent jamais ; tant d'ordre , de liaison , & de dépendance , avec tant de grandeur & de diversité , tout cela conduit la raison à la foi d'un Principe , seul éternel , qui a tout réglé par sa sagesse. Elle ne sçauroit concevoir plusieurs Maîtres indépendans entre eux , dans un Monde , dont toutes les parties paroissent dépendre les unes des autres , & elle s'écrie hardiment ; qu'il y ait donc plusieurs Mondes , s'il y a plusieurs Dieux , qu'il y ait des Univers séparés par le néant , sur lesquels chacun régne seul , & qu'il ordonne à son gré ; mais que ces Dieux , qui n'ont point d'autorité sur nous , demeurent dans l'obscurité , où ils sont ; nous ne leur devons rien , & n'ayant pas besoin de leur secours , il ne faut ni les connoître , ni les servir.

Ainsi la vûe de l'Univers conduit l'esprit à la connoissance d'un seul Dieu , où il arrête ses pensées & son adoration. Par tout , où il trouve de la composition & de la pluralité , il ne peut s'y fixer. Il demande à aller plus loin , & si on lui parle de plusieurs Dieux , il veut sçavoir , qui les a unis , ou qui les a séparés ? Qui a eu le pouvoir de limiter leur auto-



rité, ou de l'étendre ? Qui a borné leurs perfections, s'ils sont éternels, qui les a créés, s'ils ne le sont pas ? Qui leur a divisé l'empire du monde, & qui a marqué à chacun leurs sujets ? Comment il peut se conserver entre des égaux une union, qui ne s'altère jamais, s'ils n'ont pas la même nature, ou si un Maître tout-puissant n'a pas le soin de les conduire & de les accorder ? Comment une éternelle indépendance peut être accompagnée d'une éternelle union ? Et ne trouvant aucune réponse solide à ces questions, la Raison cherche un seul Dieu, & s'élève jusqu'à lui. Elle passe au travers de toutes les Créatures, sans s'y arrêter, & elle monte toujours, jusques à ce qu'elle soit arrivée à cette Unité parfaite & infinie, où toutes ses pensées & tous ses desirs se terminent, comme au Principe & au Centre de toutes choses, où elles trouvent leur origine & leur fin.

Tel est, MES FRERES, le vrai Dieu, celui, que Jesus Christ veut, que l'on connoisse, que la Nature & la Raison nous enseignent, mais celui néanmoins, que le Monde n'a point connu, & sur lequel il a eu des pensées si fausses & si extravagantes, que quand on regarde la nature de l'esprit, & les lumières, qui devoient l'éclairer, son aveuglement paroît incroyable. Souffrez, MES FRERES, que je vous représente ici ces pensées des Idolâtres, & que j'oppose les caractères des faux Dieux à ceux du vrai Dieu.

Le vrai Dieu est un Esprit infini, qui a toutes les perfections possibles, & il n'y a point de défaut, de vice, de dérèglement, dont on n'ait trouvé l'exemple dans les faux Dieux. Toutes les perfections de Dieu sont infinies, & tous les défauts des Idoles ont été portés dans un si grand excès, que les plus méchantes, ou les plus vaines des Créatures, ne sçauroient le surpasser. Les perfections de Dieu sont éternelles, & les faux Dieux ne sont rien ; s'ils ont eu quelque existence, ils l'ont bien-tôt perdue, & c'est ce qui rend le crime des Idolâtres plus grand. Ces misérables ont retiré du néant, & ils ont fait vivre dans leur esprit ces objets de leur Idolâtrie, dont le culte devoit au moins périr avec eux. Le vrai Dieu



est le Créateur du monde, & les Idoles sont l'ouvrage des mains des hommes, ou ce qui doit paroître plus vain encore, l'ouvrage de leur imagination, mais d'une imagination entraînée par les passions les plus folles & les plus criminelles. Le vrai Dieu est unique, & le nombre des faux Dieux est presque infini. Dans un temps, où l'on connoissoit à peine une petite partie de la Terre, les Grecs en ont compté, jusqu'à trente mille, & comme parle S. Gregoire de Nazianze, le monde s'est vû couvert d'un Peuple de Dieux, justement ainsi nommez, moins pour leur nombre, que pour leur bassesse & leur impuissance.

Comment est-ce, MES FRERES, que l'homme a été capable de s'égarer jusques-là, de prendre pour le vrai Dieu ce qui n'a aucun de ses caractères, ce qui en a même de tout contraires ? Comment a-t-il pû se persuader, qu'il y a un Dieu, à cause des lumières, que la Raison & la Nature lui présentent, & croire ce même Dieu si différent de l'état, où la Nature & la Raison le montrent ? Par quelle étrange contradiction, lors qu'une grandeur & une sagesse infinie conduisent l'esprit à la connoissance d'un Dieu, s'est-il figuré des Dieux, qui n'ont ni sagesse ni grandeur, ou plutôt, qui sont l'Erreur & la Vanité même ? Il faut reconnoître ici toute la foiblesse & tout l'aveuglement de l'esprit humain, & même toute la sévérité du jugement de Dieu, qui le prive de ses lumières, & qui le livre à ses propres erreurs.

Il faut pourtant remarquer, MES FRERES, à la gloire de la vérité, & de la miséricorde de Dieu, qu'au milieu de ces ténèbres de l'Idolâtrie Dieu a conservé de grandes lumières dans l'esprit des Philosophes. Ces Sages du monde, appliqués par la Providence à l'étude de la Nature, se sont élevés au dessus des superstitions du vulgaire, & ont reconnu l'existence d'un seul Dieu, qu'ils ont décrit d'une manière magnifique. On les a vûs le définir, comme Moïse, Celui qui Est, comme Jesus Christ ; le seul Bon, comme S. Paul & Saint Jean, le Commencement & la Fin de toutes choses ; le représenter comme un Esprit incorporel & invisible,

*Toutes ces idées sont prises de plusieurs passages des Philosophes*



phes, rap-  
portez par  
les Anciens  
Peres, com-  
me de Mer-  
cure Trif-  
megiste, de  
Pythagore  
& de ses  
Disciples,  
de Platon,  
de Plutar-  
que, de Por-  
phire, d'E-  
pictete  
Voy. Just.  
Martyr,  
dans un pe-  
tit traité  
de l'Unité,  
ou de la  
Monarchie  
de Dieu.

qui ne peut être connu ni servi que de l'Esprit ; reconnoître en lui une Providence, qui sçait, & qui règle toutes choses, qui dispense les biens & les maux ; lui attribuer un Etre éternel & immuable, un Nom ineffable ; décrire son Immensité, son Pouvoir, sa Majesté, en des termes dignes de nos Prophetes, & son Culte, par les expressions de l'Evangile ; en un mot, on les a ouïs parler de Dieu d'une manière si pure & si sublime, que leur sagesse ne paroît guères moins surprenante, que l'égarement des Peuples, avec lesquels ils ont vécu. Heureux, si avec tant de lumières, ils avoient glorifié le vrai Dieu, comme ils l'ont connu, & s'ils l'avoient glorifié en Jesus Christ, qui est le second Objet de la connoissance salutaire, que je dois vous proposer.

I.  
PARTIE.  
ARTICLE  
II.

**C**E qu'il faut sçavoir de Jesus Christ se peut réduire à deux Articles généraux, sa Personne, & son Ministère. L'un & l'autre est compris dans nôtre Texte. Il faut connoître Jesus Christ ; & connoître qu'il est Envoyé de Dieu.

A l'égard de sa Personne, MES FRERES, vous sçavez qu'il est Dieu & Homme. Il est Dieu ; il en porte le glorieux Nom ; il en a les perfections ; il en reçoit les honneurs. Il est Homme ; il s'appelle ainsi lui-même ; il en a les propriétés naturelles ; les affections & les foiblesses innocentes. Il est, comme le Pere, le vrai Dieu & la vie éternelle ; il est, comme nous, un vrai Homme, & un Homme mortel ; & il est l'un & l'autre, dans une seule Personne, par un acte immuable de la volonté de Dieu, qui est le lien de cette Union, & par une communication de vertus, de connoissance, de pouvoir, de félicité, que la Divinité répand dans la Nature humaine, & qui l'élève à ce degré sublime de perfection & d'honneur, où sans être changée en Dieu, ni confondue avec lui, elle en est la plus sainte, la plus grande, & la plus parfaite image, qui fut jamais.

C'est ici, MES FRERES, la merveille propre à la Religion Chrétienne, le grand Mystère de sa piété, le fondement de son salut, la gloire de l'Eglise, de la Nature humaine & de



de l'Univers même, & pour dire quelque chose de plus, la gloire de Dieu le Pere, & de la Divinité. Tout prend un nouvel éclat, quand le Seigneur vient au monde, & Dieu même trouve sa grandeur dans l'abaissement de son Fils. Ce ne sont point, MES FRERES, de vaines exagérations. De quelque œil, que l'infidelle regarde ce Mystère, il faut avouer, que l'union de la Nature humaine avec Dieu, fait toute la gloire des Créatures, & que l'union de Dieu avec la Nature humaine fait la plus grande gloire de la Divinité.

En effet, si on regarde la personne de Jesus Christ, par rapport au monde, elle en est l'ornement & la perfection. Elle le retire de la servitude d'un homme mortel & pécheur; elle l'unit en quelque sorte avec Dieu, par l'union d'une Créature avec lui; elle donne à l'Univers un prix, que les plus nobles & les plus parfaites de ses parties ne sçauroient lui donner. En est-il quelqu'une, qu'on puisse comparer à la Nature humaine de Jesus Christ, qui ait ou la même grandeur, ou la même pureté?

Si on regarde la personne du Seigneur, par rapport aux hommes en particulier, on ne peut rien concevoir de plus glorieux pour nous; Toute la grandeur de l'homme, dans sa Création, étoit d'être un peu moindre que les Anges; Jesus Christ l'élève maintenant au dessus d'eux. Nôtre chair & nôtre sang deviennent Alliez avec Dieu, si j'ose parler ainsi, & la plénitude de la Divinité habite dans un homme.

Mais si l'on jette les yeux sur l'Eglise, c'est-là que s'assemblent toutes les graces, que le Seigneur apporte au monde, Elle seule les possède dans leur perfection. Elle est remplie de son Esprit, de sa justice, & de sa gloire; Dieu même est le Docteur, qui l'instruit, le Rédempteur, qui la delivre, le Médiateur, qui la réconcilie avec Dieu, & qui la conduit à lui. Elle trouve son Libérateur dans la personne de son Juge, & elle entre dans une si étroite communion avec lui, qu'elle l'a pour son Frere, pour son Epoux, pour son Chef, & qu'elle est le Corps même de cet Esprit éternel, qui anime, & qui conduit le Monde.

D



Voilà de grands effets de l'Incarnation de Jesus Christ, & de son avènement au monde. Mais il semble que cette Auguste Personne, qui fait la gloire des Créatures, soit la honte de la Divinité ; au moins, c'est ainsi qu'en ont jugé les infidèles. Mais qu'ils se trompent ! si la Divinité est humiliée dans la Personne du Fils, elle est infiniment glorifiée dans la Personne du Pere. Que l'incrédule le reconnoisse lui-même, & que du fonds de cette humiliation de Dieu, qui le scandalise, & qu'il ne peut souffrir, il voye sortir la plus grande gloire de la Divinité.

La gloire de Dieu, MES FRERES, consiste dans la manifestation de ses perfections, & dans les honneurs, qu'on lui rend. A ces deux égards, il a été glorifié si parfaitement en Jesus Christ, qu'on peut assurer, que le Monde entier l'honore moins, que la Personne du Seigneur. C'est en elle, que toutes les perfections de Dieu éclatent à la fois, sa Sagesse, dans le choix de la Victime, qu'il nous prépare ; sa Miséricorde, dans le don, qu'il nous en fait ; sa Justice, dans le sacrifice qu'il en ordonne ; sa Sainteté, dans les Loix & dans la vie du Seigneur ; sa Verité, dans l'accomplissement de tant d'Oracles ; sa Providence, dans la disposition des Causes différentes, qu'il conduit à sa fin ; sa Puissance, dans les miracles, dans la résurrection, & dans l'exaltation de Jesus Christ. Qui ne reconnoîtroit le Maître du monde, lors qu'on le voit en donner l'empire à son Fils ? Mais sur tout l'Autorité de Dieu paroît dans une grandeur infinie, par l'abaissement de cette Personne divine, prosternée devant lui, & anéantie en sa presence. Par tout ailleurs il ne peut recevoir des hommages dignes de lui ; ils ne sont ni d'un assez grand prix, ni d'une assez haute perfection, pour l'honorer dignement, & ce n'est que dans l'oblation du Fils de Dieu, qu'on trouve ces deux caractères, qui seuls ont du rapport à la Majesté divine, la souveraine perfection dans le sacrifice, & la souveraine grandeur dans la Personne, qui le fait.

Jesus Christ est donc Dieu & Homme, Dieu manifesté en chair, comme parle Saint Paul, & c'est-là cette grande Ve-



rité dont, l'Apôtre veut que l'Eglise soit la Colonne & l'appui, parce que c'est en effet cette même Verité, qui est l'appui & la Colonne de l'Eglise & de sa foi. Son devoir & sa gloire sont de la soutenir, son repos & sa seureté d'en être soutenuë.

Que deviendroit l'Eglise, MES FRERES, sans la Divinité de son Rédempteur, & prétendre l'en priver, n'est-ce pas lui vouloir ôter toute sa gloire; enlever à Israël l'Arche de son Alliance, cette Arche, qui est non seulement le Symbole, mais la verité même de la présence de Dieu au milieu d'elle; dépouïller la Religion de ce qu'elle a de plus grand & de plus nécessaire, ruiner les fondemens du salut, que l'Evangile nous promet, & remplir nôtre Culte de ce qu'il y a eu de plus monstrueux dans les fausses Religions, qui est l'adoration d'une simple Créature.

C'est en vain, que pour ébranler la foi de l'Eglise les Adversaires de la Divinité de Jesus Christ allèguent les paroles de nôtre Texte. Car sans remarquer, que la disposition des termes de l'original semble unir Jesus Christ avec le Pere, pour n'être avec lui qu'un seul Dieu, & qu'on peut fort bien les traduire ainsi, c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connoissent & celui que tu as envoyé, pour être le seul vrai Dieu; sans s'arrêter, dis-je, à cette observation, supposons, qu'il faut rapporter ici le titre de vrai Dieu au Pere seul, on n'aura pourtant aucun droit d'en conclurre, que Jesus Christ n'est pas Dieu. Pour entendre le sens de ses paroles, il faut en considérer le but, & tout le monde convient qu'il veut établir l'unité de la Nature Divine, contre les Payens, & non détruire la Trinité des Personnes; exclurre de la Divinité les Dieux des Gentils, & non s'en exclurre lui-même, lui, qui est appelé ailleurs le vrai Dieu & la vie éternelle.

Il ne faut point alléguer aussi, que celui qui est l'Envoyé du vrai Dieu, ne sçauroit être le vrai Dieu lui-même, sans contradiction. Car bien que celui qui envoie, & celui qui est envoyé, ne puissent être la même Personne, il n'est pas impossible, qu'ils ayent la même nature, si cette nature est in-



finie. L'Évangile ne dit-il pas, que la Parole étoit avec Dieu, & qu'elle étoit Dieu, sans qu'il y ait de contradiction? Et pourquoi y en auroit-il à dire, que Jésus Christ est Dieu, & qu'il est l'Envoyé de Dieu?

La Mission du Seigneur & sa Divinité ne sont donc point contraires. Il est Dieu, par sa nature, il est Envoyé de Dieu, par dispensation; Mais dans cet abaissement même, où son Ministère l'a mis, tout est plein de marques éclatantes de sa Divinité. La Charge, qu'il exerce, est au dessous de la Majesté divine. Jésus Christ n'a pû la recevoir sans s'abaisser; mais elle est au dessus de tout autre, que de Dieu. Il n'y a que lui seul, qui puisse en remplir les fonctions, & en soutenir le poids. Car enfin, acquérir le salut éternel; appaiser Dieu par une satisfaction parfaite; porter sans en être accablé, tout le faix de sa colére; expier, pardonner, punir le péché; régner sur toute l'Église, & sur l'Univers même; être servi & adoré des Anges; étendre l'autorité de son Nom jusques dans les Abîmes; tenir dans ses mains les Clefs de l'Enfer & de la mort; ouvrir les Cieux; répandre le S. Esprit sur les hommes, & leur donner enfin la vie éternelle, après l'avoir acquise par son sang; faire, dis-je, de si grands miracles, & recevoir de si grands honneurs, sont-ce des choses, qui puissent convenir, qu'à une Personne, qui possède en elle-même toute la Puissance & toute la Majesté de Dieu?

Mais ne nous arrêtons pas à disputer ici; poursuivons nôtre sujet, & considérons la Mission du Seigneur dans son dessein & dans son exécution. Au premier égard, elle n'est qu'une résolution libre du Pere d'envoyer son Fils au monde; du Fils, d'y venir sous l'autorité du Pere, pour sauver les croyans. Dessein fondé, en général, sur l'amour de Dieu pour le Monde, & sur des vûes d'une Sagesse & d'une Bonté infinie.

Cette résolution s'est accomplie par trois actions divines, dont le Pere doit être regardé comme l'Auteur; la conception miraculeuse de la Nature humaine, l'union du Verbe  
avec



avec elle, la communication des dons & de l'autorité nécessaires, pour sauver les Fielles. C'est par ces trois actions, que Dieu a formé le Rédempteur, & qu'il l'a mis au monde. Par la première, il y a mis un homme innocent, tel, qu'il le falloit pour être la Victime du péché; par la seconde, un Homme Dieu, tel, qu'il devoit être pour satisfaire à la Justice Divine, par la troisième, il l'a revêtu de la Charge de Médiateur, & il l'a établi Prophete, Sacrificateur, Roi, de toute l'Eglise, pour l'instruire par la connoissance de la vérité, pour la racheter & la sanctifier par son Sacrifice, pour la conduire par son Esprit, & par son autorité.

Ainsi la Mission du Seigneur a deux parties, son Incarnation & sa Charge. Lors que Dieu l'a fait homme, il a envoyé son Fils au monde; Lors qu'il l'a établi Médiateur des hommes, il l'a envoyé dans l'Eglise, & c'est proprement cette dernière partie de sa Mission, que le Seigneur a voulu marquer dans nôtre Texte comme l'objet essentiel de la Foi. En effet connoître Jesus Christ pour l'Envoyé de Dieu, c'est le connoître pour ce Prophete souverain, que tous les Prophe-tes ont désigné dans leurs Oracles, qui doit accomplir ce qu'ils ont prédit, & révéler, ce qu'ils ont ignoré, en qui seul le Pere a mis tous les tresors de sa sagesse, pour les répandre dans le monde; C'est le regarder comme ce Sacrificateur éternel, qui par une seule oblation a expié tous les péchez, consommé tous les sacrifices, & sanctifié tous les fidelles: C'est croire, qu'il est ce Roi céleste & immortel, à qui tout le Monde doit obéir, & qui seul peut sauver tout le monde, dont le Trône est la droite de Dieu, dont l'autorité est infinie, dont le règne a l'Univers pour son étendue, & l'éternité pour sa durée. En un mot, c'est connoître Jesus Christ pour celui, que le Pere a sanctifié, pour le Rédempteur de l'Eglise.

Mais comme cette importante vérité pour être reçûë, doit être affermie sur des fondemens solides, il faut tâcher de la bien établir. Et il me semble qu'il ne faudroit pour cela, que se former l'idée d'un homme envoyé de Dieu, & l'appli-



quer à Jesus Christ. Mais il faut bien prendre garde à ne la pas tirer des préjugés de la chair & du sang. Ils nous figureroient quelque Roi mondain, formé sur le modèle de nos passions, tel que les Juifs se sont imaginez leur Messie, ou les Payens, leurs Dieux. Il faut donc prendre cette idée dans les caractères certains de la Divinité, & dans les besoins essentiels de l'homme, parce qu'il s'agit de connoître une personne, qui vient de la part de Dieu, & qui vient pour sauver le Monde.

Sur ce principe, je remarque que la misère de l'homme consiste dans un grand aveuglement d'esprit, à l'égard de ses véritables devoirs & de ses vrais biens, dans une extrême corruption de son cœur, dans le trouble de sa conscience, dans la mort, & dans tous les maux, qui en sont les dépendances nécessaires. D'où il paroît, que pour satisfaire à ses besoins, il lui faut un Libérateur, sage, pour l'instruire, juste, pour le sanctifier, puissant pour le delivrer de la mort. Ce sont les qualitez essentielles d'un Rédempteur, destiné à sauver des hommes ignorans, criminels & misérables. C'est celui que demandent leurs cœurs, que cherchent leurs besoins & leurs desirs.

Si je considère en suite les perfections de Dieu, il n'y en a point, qui paroisse davantage, que ces mêmes qualitez, que je viens de marquer. Une sagesse, une Puissance, une sainteté infinie sont les attributs essentiels de Dieu, de sorte qu'un homme, en qui l'on voit éclater ces perfections, porte un caractère éminent de Divinité, qui fait connoître son origine.

Ainsi l'idée d'un Libérateur envoyé de Dieu pour sauver les Pécheurs, est celle d'un Homme rempli d'une sagesse infinie, pour être la lumière du monde; d'une sainteté parfaite, pour en être la Justice, d'une autorité sans bornes, pour en être le salut. Voilà les qualitez, que doit avoir le Rédempteur des hommes. Voilà celles de Jesus Christ. Que les plus aveugles le reconnoissent à ces caractères, qui éclatent dans sa Personne, s'ils les considèrent par rapport à Dieu, ils ne sçauroient douter, que le Seigneur ne soit descendu de



lui ; & s'ils les comparent à leurs propres défauts, ils ne sçau-  
roient douter aussi, qu'il ne soit venu pour eux. Oüi,  
MES FRERES, tournez vos yeux sur Jesus Christ. Contem-  
plez la gloire du Fils Unique. Mettez, non vos doigts & vos  
mains dans ses playes, qui furent les signes de sa Résurrection,  
mais, si j'ose parler ainsi, mettez vôtre foi dans ces qualitez  
glorieuses de sa Personne, qui sont les caractères certains de sa  
Divinité, & il est impossible, que vôtre foi ne le recon-  
noisse, & qu'elle ne s'écrie en l'adorant, c'est mon Seigneur,  
c'est mon Dieu.

En effet, on trouve en Jesus Christ cette sagesse Divine,  
cette Religion pure & céleste, que le Monde ne peut con-  
noître, & qui est pourtant la seule connoissance nécessaire  
au monde, qui nous instruit de la Nature de Dieu, de son  
culte, de nos vrais biens, de nos vrais maux, & des moyens  
infaillibles d'être heureux. On y trouve cette sagesse, qui doit  
régler la vie des hommes, & qui imprime dans les paroles,  
dans les actions, & dans les mœurs du Seigneur, un cara-  
ctère sublime, qui ne le rend pas moins admirable dans sa  
conduite, que dans ses miracles. Soit, qu'il ouvre la bouche  
pour répondre à ses Ennemis, ou pour instruire ses Disci-  
ples, pour réprimer les méchans, ou pour commander aux  
Démons & à la Nature ; soit qu'il règle ses démarches, ses  
conseils, ses actions, dans les conjonctures les plus délicates  
& les plus difficiles de sa vie, on reconnoît par tout ce Sage,  
que le Monde n'a pû trouver, & qu'il n'a pû même bien dé-  
peindre, pour n'avoir pas connu le Seigneur.

Secondement on trouve en Jesus Christ cette vertu haute  
& pure, non seulement inimitable, mais inconnue à la Na-  
ture humaine ; que des Tentations, trop grandes, pour être  
jamais comprises, ne peuvent altérer ; qui se soutient jus-  
ques dans les Enfers où Jesus Christ est descendu, & où l'on  
ne vit jamais paroître aucune vertu, que la sienne ; qui ne  
tire sa force, que d'elle-même, que de l'obéissance, qui est  
dûe à Dieu, du zèle de sa gloire & du salut des misérables ;  
Cette vertu, qui comprend tous les devoirs de l'homme, &

hinau



qui les remplit tous dans leur perfection ; qui aime Dieu souverainement, sans rien diminuer de la charité pour les pécheurs ; qui aime les pécheurs jusques à porter Jesus Christ à leur donner sa vie, sans diminuer rien de l'amour de Dieu ; dont l'étenduë, en un mot, égale toute la sublimité.

Enfin, on trouve en Jesus Christ cette autorité souveraine, & propre à la Divinité, qui s'exerce sur les Créatures indépendantes du pouvoir des hommes, & qui ne reconnoissent que celui de Dieu. C'est ainsi, qu'on l'a vû marquer sa naissance par la lumière d'une nouvelle Etoile, & sa mort par l'Eclipse du Soleil ; ébranler la Terre, quand il expira, & ouvrir les sépulchres, lors qu'il y descendoit lui-même ; exciter un bruit de tempête, dans un air tranquille, lors qu'il répandit le Saint Esprit, & appaiser la Tempête au milieu de sa fureur, quand il sauva ses Disciples ; calmer la Mer à sa parole, & marcher sur ses eaux ; faire descendre les Anges du Ciel, pour le célébrer dans leurs Cantiques, ou pour le servir dans les plus importantes occasions de sa vie ; forcer les Démons à lui obéir, par le pouvoir, qu'il a sur eux, ou à le confesser, par l'évidence d'une verité, qu'ils haïssent ; faire tant de merveilles, à la vûë des hommes, que le monde même auroit peine à en contenir l'Histoire, & ce qui n'est peut-être ni moins grand, ni moins glorieux à Jesus Christ, obliger ses propres Ennemis, convaincus ou convertis par ses miracles, à reconnoître, qu'il étoit le Fils de Dieu.

Caractères glorieux de la Mission Divine de Jesus Christ, que vous avez d'éclat, de grandeur & de certitude ! Toute la pompe du Ciel, qui doit l'accompagner au dernier jour, & toute la Majesté du Fils Unique, qui paroîtra dans sa personne, pourra-t-elle montrer plus clairement aux hommes, le Juge du Monde, que les caractères, que je viens de représenter n'ont marqué le Sauveur, que Dieu leur envoie ? Il y en a pourtant d'autres encore, qui ne sont ni moins propres à Jesus Christ ni moins certains, tirez, comme les premiers, de la Nature de Dieu & des besoins de l'homme.

Quand



Quand on regarde Dieu en lui-même, ou dans ses Loix, il paroît revêtu d'une justice infinie, non trop sévère, pour ne faire aucune grace, mais trop inviolable & trop incorruptible, pour laisser le crime impuni, & pour abandonner, au mépris des hommes, la majesté, l'équité, & la vérité de ses Loix. Cette justice ne pouvoit permettre le salut des pécheurs, sans être satisfaite; Elle ne pouvoit être satisfaite que par le sacrifice d'une Personne infinie. Il falloit pour l'apaiser une Victime, capable de mourir, & de triompher de la mort, dont la souffrance égalât, par son prix, toutes les peines des Enfers, dont l'obéissance méritât tous les biens de gloire; si grande & si parfaite, que Dieu trouvât en elle un plaisir infini; si foible & si soumise, qu'il pût lui faire sentir toute sa colère; trop sainte, pour l'abandonner jamais; trop forte, pour succomber sous la peine, lors qu'il l'abandonne; En un mot, la Justice de Dieu demandoit pour Victime, une Personne Divine & humaine tout ensemble, nulle autre ne pouvant donner un prix infini à sa mort & à son sacrifice.

D'autre côté, quand on regarde les pécheurs, on trouve, qu'ils ont besoin d'un Médiateur, qui ait du rapport à leur nature, & qui n'en ait point, qui puisse être abaissé à tout ce que leur condition a de plus misérable, & qui soit infiniment au dessus de leur condition, qui unisse en lui-même l'infirmité de l'homme, pour souffrir ses maux, & la Toute-puissance de Dieu, pour l'en délivrer. La confiance des pécheurs ne pouvoit être assurée sur une personne toute foible, comme eux, elle ne sçauroit la soutenir, ni sur une personne sans infirmité, elle ne peut être la victime de leurs péchez.

Ainsi la Justice & la Majesté de Dieu, le crime & l'infirmité de l'homme, demandoient également un Médiateur foible & puissant, mortel & immortel; en un mot, Homme & Dieu. Et quel autre, que Jesus Christ a jamais uni, dans une seule personne, des natures si différentes? Quel autre a fait voir, dans un homme mortel toute la plénitude de la Divinité? Quel autre a été déclaré Fils de l'homme, par



les foiblesses de la mort, & Fils de Dieu en puissance, par la résurrection des morts, & par tant d'autres miracles, que le Pere a faits, pour justifier l'autorité Divine de son Fils.

En effet la Mission de Jesus Christ, qui paroît dans les qualitez de sa personne, éclate de même dans la conduite de Dieu, qui en est l'Auteur, & si l'on considère ce qu'il a fait, soit avant que d'envoyer son Fils, pour préparer le Monde à le recevoir; soit pour le faire connoître, quand il a été venu; soit pour le rappeler à lui, quand sa course & son Ministère ont été finis; à quelque égard, dis-je, que l'on envisage la Mission de Jesus Christ, elle paroît par tout marquée du Sceau de Dieu. Il l'a prédite, il l'a déclarée, il l'a consommée.

Je dis premièrement, qu'il l'a prédite. Rappelez, MES FRERES, ces Oracles du Vieux Testament, où le Messie est dépeint par des traits si vifs, si distincts, & si singuliers, qu'on diroit quelquefois, qu'ils ont été tracez par des Témoins de sa vie, & non par des Prophetes. Moïse prédit le temps de sa venuë; Daniel en compte les années, & en marque presque le jour; Malachie dépeint les qualitez & l'esprit de son Précurseur; Michée nomme le Lieu de sa Naissance, & Jacob, la Tribu, d'où il devoit naître; Zacharie décrit le genre de son supplice; David, l'étendue, la majesté, la durée de son Règne; Isaïe fait toute son Histoire. Ce grand Prophete, ou si je l'ose dire, cet Evangéliste de l'Ancien Testament prédit la naissance de Jesus Christ d'une Vierge; son Incarnation, dans le nom mystérieux d'Emanuel; la nature de la Doctrine, qu'il devoit prêcher, & des Miracles, dont il devoit la soutenir; l'incrédulité des Juifs; la foi des Gentils; la force & la plénitude de l'Esprit, qu'il devoit recevoir, la foiblesse & la bassesse extérieure de sa Personne; la pureté de sa Vie, & la grandeur de sa Patience; la cause & l'efficace de son Sacrifice; l'infamie & les tourmens de sa Mort; l'honneur de sa Sépulture; la gloire de sa Résurrection; l'éternité de son Règne: Et ce qui renferme presque toute l'Economie du Fils de Dieu, il prédit les miracles de sa vie, la sagesse de sa Doctrine, la Divinité de sa Personne, les biens



éternels de son Règne, dans ces titres augustes, qui font le digne éloge du Fils de Dieu: On l'appellera, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort & puissant, le Pere de l'éternité, le Prince de Paix.

Comment est-ce, MES FRERES, que l'Esprit de l'homme a pû voir, de si loin, ces Mystères sublimes, que leur propre grandeur ne lui cacheroient pas moins que leur éloignement, qui, depuis leur manifestation, surpassent ses lumières, & presque sa foi? Comment l'Esprit humain a-t-il pû découvrir ces secrets de Dieu, & les voir si distinctement au travers de plusieurs siècles, lui, qui ne peut voir, dans l'avenir, les conseils des hommes? Il faut reconnoître ici les lumières de l'Esprit infini, qui ont éclairé les Prophetes. Dieu seul a pû connoître ces grands desseins, comme lui seul a pû les former.

Mais il ne s'est pas contenté de la voix des hommes pour confirmer la Mission de Jesus Christ. Il a voulu la publier lui-même, & consacrer en Personne le Rédempteur, qu'il nous avoit promis, honneur, dont le Fils seul étoit digne. Permettez-moi, MES FRERES, d'attacher pour un moment vôtre attention sur ce grand événement, & d'en marquer les circonstances. Ce fut l'auguste cérémonie de la Mission du Seigneur, & le sacre du Roi de gloire; l'appareil n'en sçauroit être plus simple, ni plus grand & plus magnifique tout ensemble.

Jesus sortant de l'eau, où il étoit descendu pour santifier le Baptême; dans l'ardeur d'une prière toute pure; l'Eglise universelle présente en quelque sorte, S. Jean Baptiste, pour les anciens Fidèles, lui, qui ne pût voir l'accomplissement de la Rédemption; les Apôtres, pour les Fidèles de la Nouvelle Alliance; le Ciel ouvert, comme pour appeler les Anges à un si grand spectacle, ou plutôt, pour apprendre aux hommes, que celui, qui alloit être consacré, devant eux étoit descendu du Ciel, & devoit l'ouvrir aux Saints; le S. Esprit, reposant sur Jesus Christ sous une forme visible, afin qu'on pût voir, où il habitoit, & distinguer le Christ de son Pré-



curseur; les Cieux & la Terre dans le silence & dans l'admiration, & Jesus Christ lui-même dans le respect, on ouït Dieu le Pere prononcer cet Oracle, témoin de la gloire & de l'autorité du Seigneur. Celui-ci, dit-il, celui sur qui vous voyez le Symbole de mon Esprit, ce Ministre de ma grace, n'est pas quelqu'un de mes serviteurs, comme les Prophetes, qui l'ont précédé; c'est mon Fils, mon propre Fils, mon Fils unique, mon Fils bien aimé, Titre, que mes Anges même n'ont jamais porté; c'est en lui seul, que j'ai trouvé l'accomplissement de ma volonté, & que vous trouverez celui de votre salut; croyez sa parole, il est la verité même; obéissez à ses Loix, il exerce mon autorité; en un mot, Ecoutez-le.

C'est ainsi, MES FRERES, que le Pere envoie son Fils, & c'est ainsi même qu'il devoit être envoyé. Il étoit de la dignité du Fils unique que le Pere en personne approuvât sa Mission, & qu'il la déclarât au monde. J'avouë que le témoignage de la Nature est fort glorieux à Jesus Christ, & qu'il est bien grand & bien digne de lui que les Cieux & la Terre publient sa gloire, de cette même voix, qui annonce celle du Pere. Mais on ose dire, qu'il auroit manqué quelque chose à cette gloire du Fils de Dieu, si le Pere lui-même n'avoit publié la grandeur de sa personne & de son autorité. Ainsi comme on a vû le Fils, à la tête de toutes les Créatures, dont il est le Premier-né, c'est à dire, l'Héritier & le Maître, rendre hommage à son Pere, annoncer ses perfections & ses bien-faits, éclaircir & confirmer le témoignage, que le Monde lui rend. De même on a vû le Pere, à son tour, sortir, pour ainsi dire, de la lumière inaccessible, où il habite, presenter lui-même son Fils au monde, déclarer de sa propre bouche l'autorité, dont il l'a revêtu, éclaircir & confirmer le témoignage, que les Créatures lui rendent, & mettre son cachet sur ces lettres de créance, que l'Univers lui donne.

Considérez, MES FRERES, ce concert de témoignages du Pere & du Fils. S'il est fort glorieux au Rédempteur, que  
Dieu



Dieu nous a donné, il ne l'est pas moins à la Religion, qu'il nous a enseignée. L'éclat, qui environne son Auteur, se répand sur elle, & plus la Divinité de Jesus Christ a d'évidence, plus celle de sa Doctrine a de certitude. Quelles lumières & quel triomphe pour la foi, que d'avoir le Pere pour Docteur, lors qu'il faut connoître le Fils, & le Fils pour Maître, lors qu'il faut connoître le Pere ! Que les perfections & la volonté de Dieu ont d'évidence & de force, quand elles sont enseignées par le Fils ! Que l'autorité du Fils est bien établie, quand elle est confirmée par le Pere ! De tous côtez c'est la Verité même, qui rend témoignage à la Verité, c'est Dieu, qui nous conduit à Dieu. Esprit de desobéissance ou d'erreur, égaremens d'une ame incrédule, révolte d'un cœur endurci, cessez pour jamais à la vûe d'une autorité si grande & si certaine. L'Impie peut-il refuser de connoître & de servir un Dieu, que le Fils de Dieu même lui enseigne, & qu'il sert avec lui ? l'Incrédule peut-il refuser d'écouter Jesus Christ & de lui obéir, lors que Dieu même lui remet son autorité, & qu'il commande qu'on l'écoute ?

Faut-il néanmoins encore quelque preuve de la Mission de Jesus Christ. En voici. Pour être assuré, que c'est Dieu, qui l'a envoyé au Monde, il ne faut que voir Dieu le rappeler à lui, & le rappeler même par des degrez, qui ont du rapport à ceux de son avènement, afin qu'on reconnût par tout la même sagesse & la même autorité : Car comme Dieu l'avoit envoyé par une naissance miraculeuse, par la descente de la Divinité sur la Terre, c'est ainsi que l'Ecriture appelle l'Incarnation, & par l'effusion du S. Esprit sur sa Personne ; De même il le rappelle par la résurrection des morts, par l'élévation de la Nature humaine au Ciel, & ce qui est le comble de son exaltation, il lui donne le pouvoir de répandre le S. Esprit. Or qui peut douter que cette Résurrection, cette Assension, ce pouvoir de donner le Saint Esprit, ce retour glorieux de Jesus Christ à son Pere, ne soit une preuve invincible de sa Mission ? Et il ne faut point, que l'Incroyance prétende renverser cette preuve en niant la Résurrection de Jesus Christ, qui en est le fonde-



ment. Ce grand événement est appuyé sur deux témoignages ; l'un & l'autre impossible à détruire. Le premier est celui des Apôtres, & le second, celui du S. Esprit lui-même.

A l'égard des Apôtres, la pureté de leurs mœurs a fait voir qu'ils étoient incorruptibles ; la constance de leur foi, qu'ils étoient convaincus de la vérité ; la grandeur de leur incrédulité, qu'ils n'étoient ni prévenus pour leur Maître, ni faciles à persuader ; leur attention & leur examen, qu'il est impossible, qu'ils aient été trompez, & l'on ose assurer, que la Résurrection de Jesus Christ a beaucoup moins d'incroyable, que cette pensée. Ces quatre caractères rendent le témoignage des Apôtres invincible. Mais quand il seroit possible de l'affoiblir, il faut au moins céder au témoignage du S. Esprit, qui en descendant sur les Disciples du Seigneur, après sa Résurrection, en scella pour jamais la vérité.

Car enfin, qu'un homme, qui va mourir ait la confiance de promettre à ses Disciples un Esprit divin, & le pouvoir de le leur donner après sa mort ; que des langues de feu, se posant sur eux, ils parlent dans un moment des langues, qui leur étoient inconnues ; que le miracle soit aussi public, qu'il est grand ; qu'il arrive à Jerusalem, lors que les Juifs y sont assemblez de toutes parts, pour célébrer une de leurs fêtes, afin que la Résurrection de Jesus Christ ait autant de témoins que sa mort ; qu'on voye revivre dans les Apôtres, animez de l'Esprit du Seigneur, la doctrine, la vertu, l'autorité, qu'on croyoit avoir éteintes dans leur Maître ; que la sagesse du monde soit confonduë par la leur, la violence & la tyrannie vaincuës par leur patience, les maladies, les Démons & la mort, forcez par leur pouvoir, le monde converti par leurs miracles, & par leur Doctrine ; que ces dons éclatans, qu'ils ont reçû de Dieu, se communiquent avec la foi de Jesus Christ ; qu'ils passent dans les fidelles par l'imposition des mains des Apôtres, & que l'Eglise inondée, pour ainsi dire, des graces du S. Esprit, étonne le monde, autant par la force & la pureté de ses vertus, que par l'éclat & le nombre de ses miracles, c'est-là ce qui forme une démonstration si évidente de



la Résurrection de Jesus Christ qu'on peut douter, si la présence de son Corps glorieux & immortel la prouveroit mieux aux sens, que la présence de son Esprit dans l'Eglise ne la prouve à la foi.

Il faut donc conclurre que Jesus Christ est l'Envoyé de Dieu, & qu'on trouve, dans sa personne, tous les caractères d'un Ministre Divin, & même tous ceux d'une Personne Divine. Il ne faut plus que faire voir que c'est dans sa connoissance & dans celle d'un seul Dieu que consiste la vie éternelle. C'est mon second point.

**A** Parler en général, la connoissance de Dieu n'est ici proprement que la foi, ou s'il y a de la différence entre ces deux choses, c'est que la foi suppose quelque obscurité dans son objet, au lieu que la connoissance y suppose de l'évidence. La foi n'est proprement que pour les veritez cachées, la connoissance, que pour les veritez évidentes, & comme l'existence & les perfections de Dieu, la Personne & le Ministère de Jesus Christ tiennent de ces caractères opposez, l'Ecriture dit également, qu'on les croit, & qu'on les connoît. On les croit, à cause des ténèbres, qu'il a plu à Dieu de laisser sur ces grandes veritez; on les connoît à cause de l'évidence qu'elles conservent. Car on peut dire de ces deux principes de la Religion, ce qu'un Ancien Docteur a dit de Dieu seul. Il est trop grand pour être connu; il est trop grand pour être ignoré; la force de sa propre grandeur sert tout à la fois à le faire voir & à le cacher.

Mais sans nous arrêter davantage à ces distinctions, auxquelles Jesus Christ n'a point d'égard, il suffit de dire en général que cette connoissance de Dieu se confond avec la foi, & pour en expliquer la nature je remarque qu'elle doit avoir trois caractères. Elle doit être véritable & pure dans ses idées, constante & certaine dans ses jugemens, sainte dans ses effets. Au premier égard, elle est opposée à l'erreur; au second, elle l'est aux doutes & à l'incrédulité; au troisième, elle l'est aux dérèglements de la vie. Ces qualitez sont essen-

II.  
PARTIE.ARTICLE  
I.

Tersullien.



cielles à la connoissance salutaire, & l'on ne peut les en séparer sans la rendre imparfaite, & inutile. C'est ce qu'il faut expliquer.

Je dis donc premièrement, que cette connoissance doit être pure & véritable, parce que ce n'est pas connoître Dieu ou Jesus Christ, que d'en avoir des idées fausses, contraires à leur nature ou à leurs perfections. L'objet de la foi c'est la vérité, quand la foi perd cet objet, & qu'elle embrasse l'erreur, elle n'est plus la Foi salutaire. C'est pour cela que les Idolâtres, qui mêloient avec la connoissance de la Divinité des erreurs détestables sur sa nature, étoient sans Dieu au monde, au jugement de Saint Paul; & que les Hérétiques, qui confondoient, avec la foi d'un Jesus Christ des sentimens pernicioeux sur sa personne, ou sur sa doctrine, étoient hors de l'Eglise, ou du corps du Seigneur, au jugement de S. Jean. La raison en est évidente. Ce Dieu que l'Idolâtre adore, ce Jesus Christ que l'Hérétique confesse, ne sont qu'un faux Dieu & un faux Jesus Christ, & quand le vrai Dieu ne puniroit pas en eux des erreurs si condamnables, de quelle utilité pourroit être pour leur salut, une Religion, dont les objets ne sont dans le fonds que des illusions de leur Esprit? Il faut que leur culte soit aussi vain que la Divinité, qu'ils servent, & qu'une fausse espérance soit la peine d'une fausse Religion.

Il est juste pourtant, MES FRERES, que la prudence & la charité donnent ici des bornes à nos jugemens, & qu'elles nous empêchent de confondre les erreurs innocentes ou légères avec les erreurs funestes. Tous les égaremens de l'esprit ne sont pas également dangereux, & pour être privé de la vie éternelle ce n'est pas assez d'être dans quelque erreur. Il faut rejeter formellement quelque une de ces vérités fondamentales, que Dieu nous a révélées dans une grande évidence, qui sont essentielles à l'honneur & à l'obéissance, qui lui appartiennent, & qu'on ne peut nier sans détruire évidemment, ou la nature de la Religion, ou la nature de son objet.

Le second caractère de la connoissance salutaire, c'est la certitude.



titude. Je veux dire, que la verité, doit être imprimée dans l'ame par la foi, & affermie contre l'inconstance, les doutes, les illusions, qui se joüent d'ordinaire de l'esprit humain & de ses jugemens. Une persuasion legere & douteuse des veritez, que Dieu a révélées, est injurieuse à son autorité, elle l'accuse d'erreur ou de mensonge, & loin qu'elle puisse donner à l'homme du repos & de la vertu, elle est elle-même criminelle, & toujors pleine d'inquiétude. Car comment est-ce, qu'une verité, qui flote, pour ainsi dire, dans un esprit agité de doutes, où elle n'a aucune situation certaine, seroit capable de lui donner de la tranquillité, de l'affermir dans les tentations, & de le porter à une vertu difficile, si elle est elle-même le joüet des opinions d'un esprit aveugle & léger ? Il faut qu'elle s'évanoüisse aux moindres efforts de l'erreur, & qu'elle laisse l'ame en proye aux illusions du mensonge & du péché.

C'est aussi pour cela que l'Ecriture presse avec tant de force la nécessité de la foi. Cette vertu est le seul fondement de la piété, & l'édifice spirituel de nôtre sanctification, pour suivre les idées de l'Evangile, ne peut avoir d'élévation ni de solidité, qu'à proportion, que la foi, qui le soutient, a de force & de profondeur. Quand elle est foible, le fidelle est toujors vaincu ; mais quand elle est bien affermie sur l'autorité de Dieu, il est invincible. Elle lui donne toute cette force, & cette grandeur d'ame, que l'on admire dans les grands hommes du Paganisme, sans lui donner leur orgueil ; elle égale toute la hardiesse & tous les efforts de la vertu humaine, sans en avoir la témérité, & sans être soutenüe, comme elle des passions, dont elle est l'ouvrage.

Ce ne sont point, MES FRERES, de vaines louanges que je donne à la foi, & l'expression est peut-être encore au dessous de la verité. Combien de fois a-t-on vü des ames, naturellement timides, qui n'avoient que peu de connoissance, avec beaucoup de certitude, résister à tous les artifices du mensonge, & à toute la violence des tourmens. Origene l'a remarqué. On voyoit de simples fidelles, qui ne sçavoient



que les principes de la Religion, soutenir sans s'ébranler les plus grandes tentations ; conserver leur espérance & leur foi dans la perte de toutes choses ; persévérer, jusques à la mort, dans une vertu pure, & dans une patience invincible, & égaler enfin, cette piété constante & sublime des Héros des premiers temps, dont S. Paul a fait l'éloge dans l'Épître aux Hébreux, pour faire celui de la Foi.

Cette piété dont je parle, & qui est le fruit de la foi, est la dernière condition de la connoissance salutaire. L'Écriture, qui comprend sous la connoissance de Dieu, par rapport aux hommes, l'amour qu'il a pour eux, comprend de même dans la connoissance du fidelle par rapport à Dieu, l'amour qui lui est dû. Elle dit qu'on ne le connoît pas, quand on ne le sert point, ou qu'on le connoît, quand on l'aime.

voyez Jean  
8. v. 55.  
1. Jean 2.  
3. 4.

Ce langage de l'Écriture est fondé sur le dessein de la Religion, & sur la nature de son objet. Le dessein de la Religion n'est pas de contenter la curiosité de nôtre esprit, en lui faisant connoître Dieu. Elle veut rendre l'homme plus sage, plus juste, & plus heureux ; C'est où tendent toutes ses Loix, & tous ses Mystères, & ceux-là même, qui semblent avoir moins de rapport à ce but, ne sont que des voyes plus cachées d'y conduire l'esprit. C'est pourquoi S. Paul dit des plus grands Mystères de la Religion, que ce sont les Mystères de la Piété.

Lactance.

Mais outre cela, les objets de la Religion ont une efficace naturelle, qui vient de leur excellence & de leur grandeur, & qui porte la piété dans l'ame, où ils sont reçûs. Ce qui faisoit dire fort justement à l'un de ces Anciens Défenseurs de la Doctrine Chrétienne, que la Religion & la sagesse, c'est à dire, la connoissance & le service de Dieu, ne pouvoient être séparés, parce que le même Dieu, que la sagesse nous fait connoître, est celui que la Religion doit adorer. Et certes il est impossible de séparer ces deux choses ; la Nature de Dieu ne peut le permettre, & quand il est bien connu de l'esprit, il s'en fait adorer par une impression nécessaire & invincible. Comment est-ce, MES FRERES, qu'un



homme raisonnable peut être bien persuadé de l'existence de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de sa sagesse, sans le craindre, & sans le servir, sans tomber à ses pieds à la vûe de sa grandeur, sans trembler à la vûe de ses jugemens ? Comment peut-on croire, qu'il a livré son Fils, pour des pécheurs, & racheté le monde par un Prix, que le Monde même ne sçauroit égaler, sans être touché d'une reconnoissance infinie ? Comment peut-on voir Jesus Christ ce Fils de Dieu, exercer sur la terre l'autorité de son Pere ; enseigner la vertu dans une pureté, qu'on n'avoit point encore ouïe, & soutenir ses préceptes par des exemples, qui en égalent toute la perfection ; confirmer sa Doctrine par son propre sang aussi bien que par ses miracles ; justifier par sa mort les menaces, qu'il fait aux pécheurs, & par sa Résurrection, les espérances, qu'il donne aux justes ; promettre le Ciel, & y monter le premier à la vûe de ses Disciples ; en un mot, vérifier en soi-même toute sa Doctrine, la nécessité de la vertu par son obéissance, & la vérité des peines, ou des récompenses, par la mort, qu'il a soufferte, ou par la gloire, où il est monté ; Comment, dis-je, peut-on connoître toutes ces grandes vérités, & en être persuadé, sans qu'elles remplissent l'ame des vertus, que la Religion exige d'elle.

J'avouë, MES FRERES, que si la connoissance du fidelle étoit superficielle & douteuse, elle pourroit être sans vertu ; mais elle est profonde & certaine, il faut qu'elle soit efficace.

La connoissance de Dieu & de Jesus Christ, que la foi nous donne, est si vive & si claire, qu'elle est comme une presence de ces grands objets dans l'esprit, & qu'elle doit faire en nous tous les changemens, qu'une presence visible seroit capable d'y causer. La foi, selon les expressions de l'Ecriture, est une démonstration des choses, que l'on ne voit point, & une subsistance de celles, que l'on espère. Elle les presente à l'ame d'une manière si évidente, & si certaine, que c'est voir l'invisible, & le contempler à face découverte. Or que ne peut point dans la conscience de l'homme une semblable presence de Dieu ?



Que le Seigneur se lève, disoit le Prophete, & ses Ennemis seront dispersez ; il les chassera, comme la fumée est chassée par le vent ; ils se fondront en sa presence, comme la cire se fond devant le feu. Mais que le Seigneur paroisse dans la conscience, qu'il y répande par son Esprit cette lumière de sa gloire, qui est dans la face de Jesus Christ ; qu'il y laisse voir cette Majesté redoutable, que les abîmes n'ont pû voir sans trembler jusqu'au fonds ; qu'il y fasse entendre ses Loix, ses jugemens, ses promesses, ses bien-faits ; Et l'on verra, dans un moment, ses Ennemis se confondre & s'anéantir ; toutes ces pensées & ces affections, qui font la guerre à l'ame & à Dieu, s'évanouir en sa presence ; les vertus naître & s'élever de tous côtez, sous les regards de Dieu, qui en est le Pere & l'Auteur, & l'ame enfin le voyant en partie tel, qu'il est, commencer de même à devenir semblable à lui, jusques à ce qu'elle soit parfaitement transformée dans l'image, qu'elle contemple.

C'est donc ainsi, MES FRERES, que la connoissance de Dieu est le principe naturel & nécessaire de la piété, & c'est ce qui oblige Jesus Christ à les comprendre ici l'une & l'autre sous le seul mot de connoître Dieu.

Mais que l'expérience nous oppose ici une grande difficulté ! Il n'y a rien de plus ordinaire, que de voir les hommes unir, dans un même esprit, la foi d'un Dieu & d'un Rédempteur, avec des mœurs déréglées, des idées très-pures & très-élevées avec des attachemens très-bas & très-corrompus. On entend quelquefois les hommes discourir de la vertu, d'une manière, qui ravit, & qui surprend, & parler de Dieu & de leurs devoirs avec tant de sagesse, qu'il semble, que les Anges même n'en sçauroient mieux parler. Mais tout d'un coup, oubliant leurs discours & leurs maximes, on diroit, qu'ils ne connoissent plus ni Dieu, ni leurs devoirs, & on les voit éгалer dans leurs actions tout ce que le malin esprit a de plus méchant, & de plus détestable.

D'où peut venir un desordre si prodigieux ? La Religion est-elle en effet trop foible pour changer le cœur, ou le poids  
des



des biens du monde, est-il trop grand, pour être emporté par celui des biens à venir. Non, MES FRERES, la Religion ne manque ni de force ni de verité; l'incrédulité de l'homme, est la vraie cause de son endurcissement. Reconnissons ici toute la grandeur de nôtre corruption, & ne pouvant justifier nos mœurs, justifions du moins la Religion, qu'elles accusent.

Dans les premiers temps du Christianisme, dans ces temps heureux, où la connoissance de Jesus Christ s'établissoit par tout, les Chrétiens prouvoient aux infidelles la verité de la Religion, par la force qu'elle avoit de changer les cœurs, & de dompter les plus violentes passions. Pourquoi faut-il que l'incrédule combatte à son tour cette verité, par un semblable raisonnement, & que dans nôtre siècle, il accuse la Religion de foiblesse & d'imposture, parce que les passions triomphent d'elle? Les premiers Chrétiens donnoient des armes à la verité par leur vertu, nous en donnons à l'incrédulité par nos crimes. Ecoutez, à la gloire de la Religion, & à la honte de ceux, qui font profession de la suivre, les Discours de ces Anciens Disciples du Seigneur.

Donnez-moi, disoit l'un d'entre eux, opposant la foiblesse de la Philosophie à la force de la parole de Dieu; *Lactant.* Donnez-moi un homme emporté jusqu'à la fureur, & avec peu de paroles divines, je le rendrai doux comme un Agneau. Donnez-moi un Avare, & il répandra tous ses tresors à pleines mains. Donnez-moi un homme timide & sensible à la douleur, & il ira mépriser les plus redoutables tourmens. Donnez-moi un débauché, & dans le moment, il deviendra sobre & continent. Donnez-moi un homme cruel & sanguinaire, & toute sa fureur va se changer en clémence. Telle est, ajoûte le Docteur Chrétien, telle est la force de la sagesse Divine. Dès qu'elle est entrée dans l'esprit de l'homme, elle en bannit aussitôt l'erreur, & tous les vices, dont l'erreur est la Mere.

C'est-là, MES FRERES, le langage des Anciens Fideles. C'est ainsi, que la Religion triomphoit de l'erreur & du



V. Origene  
cont. Celsus.

péché, & que la connoissance du vrai Dieu, accompagnée de celle de Jesus Christ, ne laissoit dans les ames ni ténèbres ni dérèglement. Et ne croyez pas, qu'il n'y ait eu que les Chrétiens, intéressez à vanter leur Religion, qui ayent admiré cette efficace divine; Les Payens eux-mêmes en ont été surpris, & ne voulant pas reconnoître la vertu de Dieu dans ces changemens si grands & si prompts, ils accusoient les Chrétiens de gagner les hommes par des superstitions de Magie, ce qui fit dire dans la suite à S. Chrysostome, que les charmes, dont les Chrétiens se servoient, n'étoient que la Croix & le Nom de Jesus.

Ce n'est donc pas à la foiblesse de la verité, qu'on doit attribuer les vices d'un homme, qui la connoît. C'est à la foiblesse de sa connoissance. Quoi qu'il paroisse fidelle, éclairé; il y a de l'ignorance dans sa connoissance, & de l'incrédulité dans sa foi. Un pécheur, qui viole constamment la Loi de Dieu, quoi qu'il puisse protester, ne la croit pas veritable. Il fait contre elle, en secret, mille raisonnemens confus, qu'on ne sçauroit bien développer. Il apporte mille exceptions à sa verité, ou à son étenduë. S'il n'est pas incrédule, il est prêt de le devenir, & s'il ne croit pas que l'Evangile est faux, il n'en connoît bien ni l'excellence ni la certitude.

D'ailleurs le Monde, qui remplit un pécheur de ce caractère, l'occupe tout entier. Il ne laisse, dans son esprit ni dans son cœur, aucune place aux objets de la Religion, & ne s'arrêtant jamais à les considérer, ce pécheur tombe à leur égard dans une espèce d'ignorance volontaire, qui n'est qu'un défaut d'attention. Si la Prédication de l'Evangile, ou la lecture de l'Ecriture sainte, presentent quelquefois ces objets à sa pensée, il en perd aussitôt la vûë & le souvenir. Il n'a pas la force d'y attacher ses réflexions, pour en comprendre le prix infini, & pour se remplir de l'espérance & du desir de les posséder, de sorte qu'ils ne peuvent faire sur lui que des impressions legères, que le monde efface dans un moment.



Ainsi la connoissance d'un pécheur endurci n'est qu'un mélange de lumières & de ténèbres, de foi & d'incrédulité; qu'une illusion d'une conscience timide & criminelle. Il regarde quelquefois les objets de la Religion, pour se flâter de quelque espérance de salut, mais il en détourne aussitôt les yeux, parce que leur vûë trouble son repos & ses plaisirs. Il veut les découvrir, pour se donner un repos funeste. Il en éloigne la vûë, pour s'abandonner au péché sans de grandes difficultez; De sorte que les voyant quelquefois, & les perdant aussitôt de vûë par des intérêts opposez, attentif pour un moment à leur lumière, & détourné dans un autre moment par l'effort de son penchant, il nous fait voir cette connoissance imparfaite, superficielle, incapable de changer le cœur, qui loin de donner aucun droit à la vie éternelle, ne sert qu'à rendre le péché plus grand & la peine plus rigoureuse.

**J**E m'étends beaucoup, MES FRERES, sur la connoissance de Dieu, parce qu'il est important d'en bien examiner la nature & les caractères. Il faut faire voir maintenant, que la vie éternelle consiste dans cette connoissance, c'est à dire que cette connoissance est le moyen infallible & nécessaire d'obtenir le souverain bien. Car c'est-là la pensée du Seigneur. Il n'a pas prétendu expliquer la nature de la vie éternelle, il a voulu seulement en marquer les conditions, c'est à dire, les devoirs, que Dieu exige des hommes pour la leur donner; c'est là visiblement la pensée de Jesus Christ.

Pour en établir la verité, il faut supposer ce que le Seigneur a supposé lui-même, c'est qu'il y a une vie éternelle. Dieu, qui a créé une ame immortelle, a sans doute ordonné des moyens de lui procurer un bonheur éternel. Ce dessein paroît lié parfaitement avec les perfections de Dieu, & avec la nature de l'ame même. Pourquoi un Etre infiniment sage & bon auroit-il créé des Etres immortels avec des desirs invincibles d'être heureux, s'il ne leur avoit donné des moyens de le devenir? Je cherche donc quels sont ces moyens. L'E-

II.  
PARTIE.

ARTICLE  
II.

Voyez des manières de parler semblables, Jean 3. v. 19. II. Pier. 3. v. 15. & Jean 12. v. 50. ou Jesus Christ dit, Et je sçai que son commandement est la vie éternelle, c'est à dire, le moyen d'obtenir la vie éternelle.



vangile nous apprend que c'est la connoissance de Dieu & de Jesus Christ, je dis cette connoissance, que S. Paul appelle, selon la piété, qui renferme la foi & l'obéissance, en un mot, celle que j'ai tâché de décrire. C'est ce qui est répandu dans toute l'Ecriture; ce que Jesus Christ a enseigné. Le Maître lui-même l'a dit, l'on n'en peut douter.

Supposons néanmoins qu'on le puisse; l'autorité de Jesus Christ aura bien-tôt dissipé ces doutes, & rassuré nôtre foi. Ce Maître, MES FRERES, ce Législateur, qui nous parle d'une vie éternelle, & qui veut nous porter à l'observation de ses Loix par de si hautes espérances, qui est-il? Est-ce quelqu'un de ces Philosophes, qu'on a ouïs discourir dans les Ecoles du souverain bien & donner des préceptes pour l'acquérir? Non, ces grands hommes, n'ont eu, ni assez de lumière, pour connoître le véritable bonheur de l'homme, ni assez d'autorité pour le promettre, & leur propre misère a fait voir, dans leur personne, la vanité de leurs raisonnemens. Il y auroit de la témérité à espérer, de leur sagesse, un bien qu'elle n'a pû leur procurer. Il y en auroit même à l'espérer de Jesus Christ, si l'on trouvoit en lui, les défauts des Philosophes, ou plutôt, si l'on n'y trouvoit pas des perfections opposées. Mais on y rencontre, une sagesse profonde, qui a découvert la nature du souverain bien, que l'homme cherche; une autorité souveraine qui soutient dignement toute la grandeur des espérances, qu'il donne; un exemple éclatant, qui sert de preuve à la seureté de ses préceptes. Rassemblez, MES FRERES, ces trois caractères qui sont en Jesus Christ, & voyez comment tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans sa Doctrine est soutenu par les qualitez divines de sa Personne.

Premièrement, c'est un Législateur, descendu du Ciel, qui exerce le pouvoir de Dieu, qui est plein de son Esprit, a qui la nature même est soumise, qui mérite toute la confiance des hommes par ses vertus, & toute leur obéissance par son autorité. Rappelez dans ce moment toutes ces preuves de la Mission de Jesus Christ que je vous ai rapportées,  
& vous



& vous jugerez vous-même, qu'il y auroit non seulement de l'endurcissement & du crime, mais de la folie, à lui refuser sa foi.

Secondement, c'est un Législateur, qui seul a bien connu le souverain bien de l'homme. Au lieu de le chercher dans le repos de l'ame, établi sur la force de la raison, & sur l'extinction des passions; dans les connoissances de l'esprit, dans l'usage des plaisirs, ou dans ces autres biens, imaginaires ou criminels, où les hommes l'ont cherché vainement, Jesus Christ s'est élevé au dessus de la vie presente, & des choses qui périssent, pour trouver le souverain bien, dans une vie à venir, & dans une vie éternelle, qui a seule du rapport avec un Esprit immortel.

Enfin c'est un Législateur, qui a justifié par son exemple, la certitude de ses préceptes, & dissipé tout ce que la grandeur de ses promesses, leur donnoit d'incroyable. Une vie éternelle charme le cœur de l'homme, mais elle excite sa défiance; plus elle égale tous ses desirs, plus elle surpasse toutes ses espérances, & pour lui en persuader la vérité, il ne falloit pas moins, que lui en donner un exemple. C'est ce que Jesus Christ seul a fait. Il a manifesté le chemin des lieux saints, en y montant le premier; La vie & l'immortalité, si obscures d'elles-mêmes, ont été mises en lumière, par l'Evangile, & par la Résurrection du Seigneur.

Que ces caractères sont beaux, qu'ils sont différens de ceux des Philosophes, qu'ils donnent d'évidence & de certitude aux paroles de Jesus Christ! Qui croirai-je sur les devoirs de la Religion, & sur les biens, qu'elle promet, si ce n'est ce Législateur, qui ayant toute l'autorité de Dieu, doit en avoir toute la sagesse? Qui croirai-je sur la nature du souverain bien, si ce n'est ce même Législateur, qui seul l'a bien démêlé, dans la nature de l'ame, de sa foiblesse, & de ses desirs? Qui croirai-je enfin, sur les moyens de l'obtenir, que ce Législateur, qui est monté au Ciel, qui possède le souverain bien, & qui a fait voir dans sa personne, qu'il sçavoit les voyes infailibles d'y parvenir.



Mais quoique l'autorité de Jesus Christ soit la preuve invincible de la verité, & qu'il n'y ait rien, qui puisse en affoiblir ou en égaler la certitude, ne laissons pas de regarder cette même verité par tous les côtez, où elle peut être considérée.

Dieu veut donner à l'homme une vie éternelle; je l'ai déjà dit. Il n'y a rien de plus digne de ses perfections, de la nature de l'ame, & même du sacrifice du Fils Unique. L'abaissement & les souffrances d'une Personne infinie sont d'un si grand Prix, qu'il est impossible que Dieu les eut ordonnées pour aquérir des biens périssables.

Mais l'homme étant un Etre intelligent & libre il ne doit posséder le bonheur, que Jesus Christ lui a mérité, que sous quelques conditions. Qu'on les cherche, ces conditions, dans le Monde, qui est le premier Maître, que Dieu nous a donné pour nous instruire, dans le cœur de l'homme, & dans les perfections de Dieu, & l'on verra qu'il n'y en a point d'autre que celles, que Jesus Christ nous a proposées, & que toutes nos lumières conspirent avec lui à nous persuader, qu'il faut connoître un seul Dieu pour être heureux.

Si l'on jette les yeux sur le monde, on ne peut douter, que le dessein du Créateur n'ait été de se faire connoître. D'un côté il a rempli l'Univers des caractères de ses perfections, & de l'autre, il a mis dans l'ame une idée de l'Etre infini, si propre & si commune à la nature humaine, qu'elle semble née avec nous, ou du moins, tellement unie avec les principes de la raison, que l'esprit la découvre, dès qu'il fait réflexion sur lui-même, & sur la Nature.

D'où vient cet ordre de la Providence? Pourquoi ces lumières dans le monde, ces idées dans l'esprit de l'homme? Faut-il y penser un moment, pour appercevoir le dessein de Dieu? Quand on voit, que la Nature a donné des yeux aux animaux, & qu'elle leur presente des objets, il n'y a personne qui ne juge, que le dessein de la Nature a été de les faire voir. Voici la même disposition: des yeux, dans une intelligence éclairée, des objets, dans les perfections de Dieu; &



l'on ne sçauroit douter, que l'Auteur de cette disposition, n'ait voulu se faire connoître à l'homme. D'où il paroît, que c'est un grand dérèglement à une Créature raisonnable, que de méconnoître Dieu, & pour parler avec un Ancien Do-  
 cteur, ce n'est pas un moindre crime d'ignorer le Pere & le Maître de toutes choses, que de l'offenser. *Lactance.*

Mais ce n'est pas tout. Dieu doit être adoré. Ses perfections & ses bien-faits, méritent l'amour & l'obéissance des hommes; & c'est sans doute pour cela qu'il s'est manifesté. Sa connoissance doit être le principe de l'adoration, qui lui est dûë, & comme une lumière dans l'esprit, pour lui découvrir la nature de la Religion, qui ne peut être légitime, si elle n'est réglée sur ses perfections ou sur sa volonté. Qu'Athènes prostituë des Autels à des Dieux inconnus, & Rome à des Dieux incertains, c'est par une superstition folle & téméraire, également indigne de la raison de l'homme & de la sagesse de Dieu. La véritable Religion doit être réglée par la connoissance, & la véritable connoissance doit être un principe certain & infaillible de Religion.

Remarquez bien, MES FRERES, l'enchaînement de ces principes; voyez la Religion sortir des sources de la Nature, & sa nécessité se produire par tout.

Peut-on nier que Dieu n'ait imprimé dans l'Univers des marques de son existence & de ses perfections, qu'en les y mettant, il n'ait eu dessein de se faire connoître, que cette connoissance n'ait eu pour but la gloire & l'adoration, qu'il mérite? Que l'Impie s'aveugle tant qu'il voudra, qu'il éteigne ses lumières naturelles; il ne sçauroit nier sans extravagance ces veritez fondamentales, il ne sçauroit les approuver sans en être confondu. La Religion, que Jesus Christ a enseignée, s'élève d'elle-même sur ces fondemens, que Dieu lui a préparés dans le monde & dans la raison, & l'on voit toute la justice de cette institution de Dieu, qui a voulu que sa connoissance & son culte, fut la condition de la vie éternelle. Car qu'y a-t-il de plus raisonnable, que de connoître Dieu, qui se montre; de le glorifier, quand on le connoît?



Et qu'y a-t-il de plus injuste au contraire que de l'ignorer, ou de ne le pas servir?

Mais cette nécessité de connoître Dieu est si claire & si naturelle, qu'il ne faut pas la chercher hors de l'homme même. Il est né pour Dieu, & la Religion trouve ses fondemens dans la nature de son ame. Il a un esprit, qui pense, & qui connoît; une volonté capable d'amour; l'un a été formé pour la vérité, l'autre pour le bien. Et quelle est cette vérité, que l'homme doit connoître? Quel est ce bien, qu'il doit aimer, & qui peut le rendre heureux? Cet esprit a-t-il été créé simplement pour étudier la Nature, les Sciences, les Arts, sans s'élever jusqu'à Dieu? Cette Volonté a-t-elle été formée pour aimer les plaisirs, la gloire, les tresors? Est-ce là sa félicité? Que l'homme le dise lui-même, s'il a la hardiesse de l'assurer. Ah! Dieu a créé l'homme pour lui; Il est la première vérité, il est le souverain bien, & c'est pour le connoître & pour l'aimer, que l'homme a été formé; en un mot, c'est pour la Religion, que Jesus Christ a enseignée.

Mais allons plus loin encore: élevons-nous du cœur de l'homme jusques à Dieu, & reconnoissons par tout la même vérité. Quel devoir un Dieu juste & sage peut-il exiger d'une Créature raisonnable, que la sagesse & la justice, ces vertus, si conformes à la nature du Législateur, aussi bien qu'à celle de l'homme? Ecoutez la déclaration de Dieu même sur ce sujet. Que le Sage, dit-il, par la bouche de ses Prophetes, ne se glorifie point dans sa sagesse, le fort dans sa force, le riche dans ses tresors, mais que celui qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il me connoît; car c'est-là ce qui m'est agréable, dit l'Eternel. Oüi, MES FRERES, c'est cette connoissance seule qui peut faire la gloire d'un Esprit immortel, & plaire à un Esprit infini.

La pompe des honneurs, la vanité des sciences, la gloire du sang, l'autorité sur les peuples, l'abondance des richesses, les qualitez du corps, les dons de l'esprit, les vertus humaines, tous ces avantages de la Nature, de la fortune ou de l'éducation peuvent bien attirer l'estime & la faveur des hommes,

mes,



mes, & procurer, à ceux qui les possèdent une vie glorieuse dans le monde; mais que leur utilité passe jusques dans la vie à venir, que la gloire du monde soit un degré pour s'élever à celle du Ciel, que Dieu couronne de la vie éternelle ces fragiles avantages, que les sages ont eu la force de mépriser, ou qui ne sont de quelque prix, qu'autant qu'ils servent de matière à la vertu, & de motifs à la piété, c'est ce qu'on ne sçauroit accorder avec la sagesse de Dieu, non plus qu'avec ses déclarations. Mais au contraire, connoître le vrai Dieu, l'adorer par un profond respect, & par une parfaite obéissance, remplir son esprit des lumières qui partent de sa face, & son cœur de la sainteté, dont il est la source, devenir ainsi en quelque sorte la splendeur de sa gloire, & le caractère de ses vertus, c'est ce qui peut donner à l'homme un véritable prix, ce qui l'élève à la ressemblance de Dieu, ce qui le conduit à la vie éternelle. Elle se commence, elle s'achève par là, & ces mêmes vertus, qui en sont les premiers degrez, la consomment toute entière, lors qu'elles sont parvenues à leur perfection.

Mais comme il est nécessaire de connoître Dieu, pour être sauvé, il ne faut aussi connoître que lui, c'est à dire, n'attribuer qu'à lui seul les perfections & le culte de la Divinité; d'où il paroît qu'il n'y a point de salut pour les Idolâtres. Et en vérité leur crime est si grand, que la justice de leur condamnation paroît toute visible. L'impiété pure n'en est guères plus digne, puis qu'après tout, c'est n'avoir point de Dieu que d'en avoir plus d'un, & de le concevoir avec des défauts infiniment opposez à sa grandeur ou à sa pureté. C'est pour cela que les Peres, lors qu'ils ont écrit contre l'Idolâtrie, l'ont appelée le principal crime du genre humain, le suprême attentat du siècle, le premier & le dernier des maux, un crime inexpiable, un péché infiniment criminel, & vraiment impie.

Quelques fortes, que soient ces paroles des Anciens, il n'y a point d'exagération, & à quelque égard, que l'on envisage l'Idolâtrie, l'atrocité en paroît extrême. Car, si on regarde l'Objet

*Tertullien.*

*Gregoire de*

*Nazianze.*

*Lactance.*

*Cyrille*

*d'Alexan-*

*drie.*



offensé, c'est le premier Etre, l'Etre infini. Si on regarde la manière, dont il est offensé, l'outrage va droit à lui. Il ne lui est point fait dans quelqu'une de ses Créatures, c'est dans sa nature même & dans ses perfections essentielles. Si l'on fait réflexion sur la grandeur de l'offense, elle est au plus haut degré; l'honneur, que l'on ôte à Dieu est le plus grand de tous; il lui appartient d'une manière infiniment juste & propre; on le rend aux Etres les plus indignes de le recevoir. Peut-on rien imaginer de plus criminel? De tous côtez l'Idolâtre est dans l'excès du péché. Il dégrade le vrai Dieu, il le dépouille de toute sa gloire, il lui attribue les défauts des plus basses créatures, & les vices des plus méchantes. Au contraire, il élève de la poussière & du néant ces mêmes créatures pour leur donner toute la gloire du vrai Dieu; de sorte qu'il fait tout à la fois, du vrai Dieu une Idole détestable, & d'une vaine Idole le Dieu souverain.

Mais si l'on considère encore combien cette erreur est sensible, l'Idolâtrie paroîtra un crime d'autant plus grand, qu'il semble impossible d'y tomber, ce qui fait dire fort justement à Tertullien, que c'est-là l'excès du crime, de ne pas reconnoître celui, que l'on ne peut ignorer.

*Hæc est  
summa de-  
licti non re-  
cognoscere,  
quem igno-  
rare non  
potes.*

La Providence laisse quelquefois aux hommes des occasions d'erreur, & elle le fait toujours avec autant de justice que de sagesse. Elle permet qu'il vienne de faux Christs, & de faux Prophetes, & qu'ils tentent la foi des hommes. Mais il n'est point venu de faux Dieu, & il n'en peut venir. On a vû des Imposteurs imiter les caractères d'un Ministre divin, mais on n'a jamais vû personne prendre ceux de la Divinité même. L'Imposture n'a point d'artifice pour égaler ou pour imiter Dieu. L'homme, qui paroît seul orné de l'image du Créateur, la porte au milieu de tant de foiblesses, que loin d'être un piège à sa simplicité, elle suffit seule pour le préserver d'erreur. Un Dieu, auquel il a l'honneur de ressembler, pourroit-il être, une étoile, des métaux, de la pierre, du bois? Il n'y a donc rien dans la nature, qu'on puisse prendre pour Dieu, rien, qui paroisse avoir cette sagesse infinie,



qui régle le monde, cette Puissance, qui le soutient. Aveugle Idolâtre, contemple toutes les Créatures, & s'il m'est permis de le dire, interroge les plus nobles & les plus puissantes, & leur demande, Etes-vous Dieu, ou devons-nous en servir quelqu'autre. Il n'y en a point, qui ne réponde d'une manière intelligible à un homme raisonnable. Non, je publie sa gloire, je ne dois pas l'usurper; Je suis la lumière, qui le montre, & la voix, qui l'enseigne, & loin de recevoir le service, qui lui est dû, je ne suis pas moi-même digne de lui en rendre.

Il n'y a donc point de péché plus grand à tous égards, que l'Idolâtrie, & par conséquent il n'y a rien de plus juste, que cette loi de Dieu, par laquelle il prive de la vie éternelle des esprits ingrats, qui le méconnoissent jusques à rapporter toute la gloire de ses bien-faits aux Idoles & aux Démons.

Le second devoir de l'homme est la connoissance de Jesus Christ: la connoissance d'un Dieu est proprement la Religion de l'homme innocent; celle que la Nature apprend à toutes les Nations, la sagesse du monde. Mais voici la Religion de l'homme coupable, celle que les Cieux & la Terre ne pouvoient nous apprendre, la sagesse de Dieu en Mystère. La vie éternelle est de connoître Jesus Christ envoyé de Dieu.

Il semble d'abord que cette vérité ait moins d'évidence que la première. Mais on se trompe. Elles sont liées ensemble, & l'on ne peut avoüer, que la vie éternelle consiste à connoître Dieu, sans avoüer aussi qu'elle consiste à connoître Jesus Christ. La raison en est que la connoissance de Dieu dépend absolument du Seigneur; Personne ne connoît le Père sinon le Fils, & celui à qui le Fils l'a voulu révéler.

Je parle, MES FRERES, avec Jesus Christ de la connoissance salutaire, qui renferme une Religion pure, & agréable à Dieu. Il est bien vrai que la connoissance d'un Dieu est si naturelle & si facile, qu'on peut l'avoir sans la révélation, & c'est ce que l'on a vû dans les Philosophes. Mais on y a vû en même temps ce que peut une semblable connoissance pour former la Religion. Quelle confusion d'erreurs & de veritez,



quelle inégalité, quelle incertitude, quelles contradictions dans les pensées & dans les jugemens des Philosophes ! Ces lumières des Nations, ces hommes divins, comme on les a nommez, sages à la verité quelquefois dans leurs discours, mais insensés dans leurs actions, & vains dans toute leur conduite, loin de travailler à détruire les superstitions, les Temples, les Autels, les Idoles, ne les a-t-on pas vûs, défendre & pratiquer les superstitions, assister religieusement dans les Temples, couvrir les Autels de leurs victimes, consacrer eux-mêmes les Idoles, & les servir ? Est-ce là connoître Dieu ? Ou plutôt, n'est-ce pas ainsi que l'homme le connoît, quand il le connoît sans Jesus Christ ?

*Lactance.* C'est aussi ce que les Chrétiens ont fort bien remarqué dans leurs disputes contre les Idolâtres. Ils ont dit que l'homme seul, & sans le secours d'un Docteur, ne pouvoit comprendre toute la sagesse de Dieu répandue dans le Monde, & que les Philosophes, qui l'ont voulu faire, se sont embarrez en mille erreurs & en mille contradictions. Et certainement ils ont eu raison. L'espérance est ici trop longue & trop universelle pour douter. L'esprit humain est si foible & si rempli de préjugés, qu'il ne sçauroit développer toutes les instructions, que Dieu lui presente dans la Nature ; ses vûs ne sont ni assez distinctes, ni assez certaines, pour s'en former une Religion raisonnable. Il apperçoit les plus grandes veritez d'une manière douteuse & confuse ; il est balancé par les difficultez, il ne sçauroit s'en démêler, sans le secours d'une autorité infallible, qui lui prête ses lumières, qui éclaircisse ce qui lui paroît obscur, qui confirme ce qui lui semble incertain.

Mais quoi qu'il en soit, la connoissance salutaire de Dieu comprend celle de sa volonté, & cette volonté a trois parties ; l'observation de la Loi Morale, ou de la justice ; la foi en Jesus Christ, comme au Rédempteur du monde ; la vie éternelle, qui est la récompense de la piété. La première de ces veritez est manifestée dans le monde, la seconde ne l'est point du tout, la troisième l'est en partie, mais en général elles n'ont eu d'évidence ni de certitude que par Jesus Christ,  
ce qui



ce qui rend la connoissance du Rédempteur absolument nécessaire.

Premièrement à l'égard de la Loi morale, il est vrai qu'elle est imprimée dans la conscience, & que comme Dieu a mis dans l'homme des principes de vérité, pour régler ses connoissances, il y a mis de même une Loi vivante & intérieure, pour régler ses actions. Mais que seroit cette Loi sans celle de Jesus Christ? Qu'étoit-elle devenuë parmi les Gentils? Effacée par le long usage du crime, par le progrès de l'erreur, & son règne invétéré, par l'autorité de la coutume, par la violence des passions, on ne pouvoit presque plus en voir les caractères dans le cœur de l'homme, & pour les retracer, & les rendre intelligibles, pour retirer de l'oppression de l'erreur & du péché cette justice cachée dans la conscience, il ne falloit pas moins, que la sagesse & la vertu de Jesus Christ, soutenuës de toute son autorité.

Secondement ce n'est pas assez de donner de la lumière à la Loi, il faut lui donner de la force. Elle n'en peut avoir que par la crainte des peines, & l'espérance des récompenses, & ces peines & ces récompenses elles-mêmes ne peuvent avoir d'efficace, qu'autant qu'on est assuré de leur grandeur & de leur certitude; Or on ne peut l'être sans Jesus Christ.

On a bien vû quelquefois les Philosophes s'entretenir de l'immortalité de l'ame, mais quelques efforts, qu'ils ayent faits ils n'ont jamais pû s'en assurer. Celui, qui a peut-être le mieux parlé sur cette matière, ne pût cacher son incertitude, lors qu'il étoit sur le point de mourir, & il fut contraint d'avoüer, que les Dieux seuls sçavoient ce qu'il alloit devenir. Quelle différence, MES FRERES, de Socrate à Saint Paul, du Disciple de la Nature à celui de Jesus Christ! Le premier va, comme l'autre, au supplice, où il est appelé, mais ils tiennent tous deux des discours bien différens. La vie & l'immortalité paroissent à Saint Paul dans une si grande évidence, qu'il n'est pas plus assuré de mourir avec Jesus Christ, que de ressusciter avec lui. Je le sçai, dit-il, je sçai à qui j'ai crû, & je

*Cicéron.  
Quest. Tus-  
cul. 2. Que-  
stion.*



suis persuadé, qu'il est puissant, pour garder mon dépôt; Nous sçavons, que nous avons une Maison éternelle dans les Cieux. Ah! les Dieux le sçavent; voilà le mot des Philosophes, quand ils parlent de l'immortalité, c'est la science des Dieux, & non pas des hommes. Nous le sçavons; voilà le mot des Chrétiens, c'est la science non seulement de Dieu, mais des hommes instruits, par la Doctrine & par la Résurrection de Jesus Christ.

Enfin, voici ce qui achève de faire voir la nécessité de connoître le Rédempteur, c'est qu'il est lui-même l'Objet immédiat de la foi. Après nous avoir acquis la vie éternelle par son sang, Dieu a voulu qu'on ne pût l'obtenir que par la foi en son nom. C'est le Mystère du Christianisme, mais quoi qu'il soit d'une profondeur incompréhensible, la sagesse de Dieu ne laisse pas d'y paroître avec éclat, & je ne sçai si l'on doit moins l'y admirer que sa miséricorde.

Jesus Christ est Dieu, & à cet égard sa connoissance renferme l'adoration. Or n'est-il pas infiniment juste qu'ayant les perfections divines, il en reçoive les honneurs, & que tout le Monde honore le Fils, comme il honore le Pere? Jesus Christ est le Rédempteur du monde, & à cet égard sa connoissance renferme la confiance au mérite de sa Croix, & en la puissance de son Exaltation. Or n'est-il pas juste encore, que l'homme reconnoisse son Libérateur, qu'il vienne mettre ses chaînes au pied de la Croix du Seigneur, avouer là son péché, sa condamnation, l'impuissance de se delivrer, & protester devant Dieu, qu'il ne trouve qu'en Jesus Christ, le Sang, qui expie son péché; la Victime, qui porte sa condamnation; la Puissance, qui l'arrache à la mort? Enfin Jesus Christ est le Législateur de Dieu, & à cet égard sa connoissance renferme la pratique de ses Loix. Or qu'y a-t-il de plus juste que ces Loix, & leur observation? Elles ordonnent qu'un pécheur déteste son crime, pour obtenir sa grace; qu'il adore Dieu, qui le lui pardonne; qu'il honore le Fils, qui a mérité son salut, & qu'il vive selon l'ordre, qu'une créature raisonnable doit suivre, qui consiste dans la vertu.



Telle est, MES FRERES, la nécessité de connoître Jesus Christ. Je ne dirois plus rien sur cette matière, s'il ne falloit faire quelque attention à une difficulté trop essentielle, pour la négliger. On demande, si la connoissance de Jesus Christ est absolument nécessaire au salut, & la raison de cette question est, que cette connoissance n'étant pas naturelle, & la prédication n'étant pas universelle, il n'est pas possible à tous les hommes de l'aquérir.

Après la déclaration du Fils de Dieu, il semble qu'on ne sçauroit nier la nécessité absolue de le connoître. C'est ici la vie éternelle de te connoître seul vrai Dieu, & celui que tu as envoyé, Jesus Christ. Ces paroles sont décisives. Elles établissent une égale nécessité de connoître Dieu & de connoître le Rédempteur; elles ne font même de ces deux connoissances qu'une seule condition de la vie éternelle. On n'oseroit les séparer, & si l'infidelle peut être sauvé sans connoître Jesus Christ, pourquoi l'Athée & l'Idolâtre ne le seroient-ils point sans connoître un seul vrai Dieu, puisque la foi d'un Dieu, & celle de Jesus Christ ne composent ensemble qu'une seule condition totale & essentielle du salut?

On dira sans doute, que la connoissance d'un Dieu est nécessaire, parce qu'elle est possible, mais que la connoissance de Jesus Christ ne peut être nécessaire à tous les hommes, parce qu'elle est impossible à plusieurs. J'avoué que cette difficulté est grande, mais elle ne sçauroit nous donner le droit de limiter la proposition de Jesus Christ, ni d'établir, pour la condition entière du salut, la connoissance d'un seul Dieu, qui n'en fait qu'une partie. Il faut pourtant avouer, que l'ignorance invincible des infidelles est une excuse légitime, & que Dieu ne les condamnera pas pour n'avoir point crû en Jesus Christ, qui ne leur a point été prêché. La connoissance de Jesus Christ est bien, dans les fidelles, la cause de leur salut, mais l'ignorance de Jesus Christ n'est pas, dans les infidelles, la cause de leur condamnation. Comme ils ont péché sans la Loi & sans l'Evangile, ils ne seront jugez ni par l'Evangile ni par la Loi. Ce sera seulement par la loi de la



nature & par la droite raison, qu'ils ont connus.

On demandera peut-être encore, quelle a été la destinée de ces hommes célèbres entre les Payens, qui nous ont laissé ces grands exemples de vertus morales, que la postérité admire encore, sans avoir pû les surpasser. Mais il y auroit de la témérité à répondre à cette question. Ne jugeons point, MES FRERES, des Mystères de la Providence; il est presque également dangereux de prononcer des condamnations téméraires, ou des justifications trop hardies. On doit ce respect à la Justice & à la Miséricorde de Dieu, de n'entreprendre pas de pénétrer leurs jugemens secrets. Qui sçait les miracles, que la Providence peut avoir faits, pour sauver quelques Elûs au milieu des infidèles? Qui sçait les défauts, qui corrompoient les vertus de ces grands hommes, dont l'éclat seul est venu jusqu'à nous? C'est pourquoi laissant à Dieu la connoissance de ses jugemens particuliers, il faut seulement conclurre en général, que le Monde n'ayant point connu Dieu par la sagesse de l'Univers, Dieu a voulu sauver les croyans par la prédication. Voilà le Monde condamné; voilà les croyans seuls sauvez par Jesus Christ. C'est la décision de la question par Saint Paul.

August. de Civ. Dei l. 3. Et quibusdam extra populum, (sçavoir le peuple Juif) ubicunque gratia divina digni, & occultissimo atque justissimo Dei judicio fuerent. S. Augustin trouve qu'il est possible, que Dieu ait éclairé quelques élûs parmi les Payens, & hors du Peuple Juif.

Il faudroit maintenant, MES FRERES, vous entretenir de la vie éternelle, qui est le fruit de la connoissance de Dieu. Mais l'étenduë de mon sujet ne me permet guères de vous en parler, & d'ailleurs le dessein de Jesus Christ est de nous en apprendre les conditions, & non la grandeur ou la verité. Je dirai seulement, qu'on ne peut donner une plus haute idée de la félicité à venir, que de l'appeller une vie éternelle. Quand on parle aux sens & à l'imagination, on peut dire des choses plus capables de les frapper. Mais elles sont figurées & moins grandes, dans le fonds, que ces deux mots unis, la vie & l'éternité, qui achèvent le portrait d'un état infiniment heureux.

La vie naturelle consiste dans la pensée, la volonté, l'action, & le sentiment. C'est la vie des créatures intelligentes, que je veux définir. Dans l'état de la grace, la vie comprend toutes



toutes ces choses accompagnées des qualitez morales, qui en font la droiture & l'honnêteté. Dans l'état de la gloire, la vie comprend ces mêmes choses portées à leur plus haut point de perfection, c'est à dire, que c'est une vie, où l'ame n'a que des pensées pures & droites, où elle est toujours éclairée de la verité, où l'étendue de l'esprit est remplie d'une lumière vive & pure. C'est une vie, où la volonté, réglée par une justice constante & incorruptible, ne s'éloigne jamais de son devoir, & ne s'attache qu'au bien infini, qu'elle doit aimer. C'est une vie, où toutes les actions sont grandes & saintes, les deux caractères de la perfection; où sans foiblesse, & sans égarement, elles tendent toutes à la gloire de Dieu & au bonheur de l'homme, & elles y arrivent toujours. C'est une vie, où l'ame ne conserve de sentiment, que pour lui porter des plaisirs également vifs & purs, qui n'ont rien de charnel ni de languissant, tels, que la source, d'où ils procèdent, un Dieu infiniment heureux & saint.

Peut-on rien concevoir de plus beau, de plus parfait, de plus grand, de plus digne de la magnificence de Dieu, de son amour, d'une ame immortelle? De quelque côté, qu'elle se regarde, la gloire & la félicité l'environnent; le bien infini se communique à elle par tout, où elle peut le recevoir.

Mais il n'y a point de bonheur parfait, quand il peut être interrompu. Quelque éloignée qu'en soit la fin, elle se presente à l'esprit, qui ne veut pas s'aveugler, & trouble la jouissance de ses plaisirs; il voit qu'il y aura un temps, où il cessera d'être heureux, où il deviendra misérable, & il l'est déjà par la pensée de le devenir. Mais quand il ne feroit pas ces réflexions, il est certain que le caractère essentiel des bonnes choses, c'est leur durée, & l'éclat de la plus petite étoile, me paroîtroit bien plus excellent, que celui du Soleil, si le dernier devoit s'éteindre, & que le premier durât toujours. Les desirs infinis de l'homme, & l'immortalité de son ame le conduisent là. Il faut donc qu'une durée éternelle se joigne à la vie des bien-heureux, pour lui donner la



dernière perfection, & c'est aussi ce qui se rencontre dans celle que Jesus Christ promet. A quelque égard, que l'on considère cette vie, elle ne peut se terminer. Qui peut la borner, si l'ame, qui la possède, est immortelle, si le bien, qui en fait la félicité, est infini?

Ainsi, avoir l'esprit occupé d'une éternelle succession de pensées, qui ne lui offrent, que des veritez pures & agréables; être toujours porté vers la vertu, par un penchant nécessaire & doux; posséder le souverain bien, sans craindre de le perdre; en tirer incessamment un plaisir ineffable, & ne l'épuiser jamais; n'agir que pour une fin noble, grande, juste, & y arriver toujours; pouvoir tout ce que l'on veut, sans vouloir rien d'injuste ni de funeste; ne voir dans l'avenir, qu'une éternelle durée de félicité; trouver par tout son bonheur plus vaste, que ses desirs & que ses pensées; a quelque point, qu'on se mette, le voir toujours également grand; En un mot, être dans l'état le plus parfait, où la Nature humaine, puisse être portée, & demeurer éternellement dans cet état, c'est l'idée qu'on doit avoir de la vie éternelle; Quelque effort que fasse l'esprit humain, il ne sçauroit rien concevoir de si grand, & il ne sçauroit même concevoir ici bas toute la grandeur de cet état.

*Eloge de  
S. A. S.*

**C'**Est-là, MES FRERES, c'est à cette vie éternelle, où nôtre grand Prince vient d'être élevé, au moment qu'il a fini sa vie & ses travaux. Quoi qu'il y ait long-temps, que je vous parle, il n'est pas nécessaire, de vous demander de l'attention pour ce qui me reste à vous dire. Elle se fortifie d'elle-même à l'ouïe d'un Nom si cher & si respecté, & loin de vous lasser par la longueur de ce Discours, vous me verrez sans doute finir à regret un sujet, dont le souvenir ne finira jamais dans vos Esprits.

Né, l'an  
1627. le  
7. Nov.  
Mort, le  
17. d'Août  
1693.

Il y a prés de soixante-six ans, que nâquit, dans ce lieu, très-haut & très-puissant Prince, JEAN GEORGE Second, Prince d'Anhalt, Duc de Saxe, d'Angrie & de Westphalie, Comte d'Ascanie, Seigneur de Zerbst & de Bernebourg,



Gouverneur de la Marche de Brandebourg, & Généralissime des Armées de S. A. Electorale ; Prince dont les Qualitez égaloient la naissance, quoi qu'il y en ait à peine de plus illustre dans le Monde.

Il étoit forti d'une Ancienne Maison, qui avoit l'autorité publique & le commandement des Armées parmi ces Nations courageuses, qui habitoient les Provinces voisines de l'Elbe, & qui défendirent si long-temps leur liberté contre les Chrêtiens. Ses Ancêtres possédèrent en suite, sous les Empereurs, les premières dignitez de l'Empire, avec de grands Etats, dont la Principauté, qui donne le Nom à cette Sérénissime Maison, ne faisoit pas alors la plus considérable partie.

L'obscurité des temps nous cache l'origine certaine de cet ancien Nom, mais voici pourtant ce que l'on en a rapporté. Un des Princes de cette Maison, ayant arrêté par sa valeur une armée, qui prenoit la fuite, & l'ayant ramenée au combat, & à la poursuite des Ennemis, qu'il vainquit, il mérita, que sa postérité portât le nom d'ANHALT, qui exprime cette action. Ainsi, comme l'on vit autrefois le Fondateur de Rome, consacrer un Temple à Jupiter, sous le nom de STATEUR, parce qu'il crût que ce faux Dieu avoit arrêté les Romains, fuyans dans leur propre Ville devant leurs Ennemis ; De même l'on a vû dans l'Empire la reconnoissance publique honorer cette Auguste Maison d'un Nom semblable, pour conserver la mémoire de sa valeur, & pour apprendre aux Princes, qui ont l'honneur d'en descendre, qu'ils sont nez les STATEURS de l'Empire ; si je puis parler ainsi, & qu'ils doivent arrêter les Ennemis, qui veulent y faire des invasions, ou soutenir la valeur ébranlée des Soldats, lors qu'ils ont la foiblesse d'en abandonner la défense.

Mais quelle que soit l'origine d'un Nom, que tant de Héros ont rendu illustre, il importe peu. Quand même il seroit moins glorieux dans sa naissance, il l'est infiniment dans sa durée, & comme ces Rivières fameuses, qui sont à peine connues, & presque sans nom dans leur source, s'annoblissent par la longueur de leur cours, par les grandes Pro-

*La Maison  
d'AN-  
HALT  
passe générale-  
ment  
pour l'une  
des plus  
Anciennes  
de l'Euro-  
pe.*

*Le mot Al-  
lemand  
ANHAL-  
TEN signi-  
fie retenir,  
& pour-  
suivre.*



vinces, & les belles Villes, qu'elles arrosent. De même le Nom de cette Auguste Maison acquiert assez de gloire par le grand nombre de Princes, qui l'ont porté, durant plusieurs siècles, & par les belles actions, qu'ils ont faites au dehors & au dedans de l'Empire.

Je ne m'arrêteroï point ici, MES FRERES, à vous parler de la naissance du Prince, & de la vertu de ses Ancêtres, s'il n'avoit eu que l'honneur de descendre d'eux. Mais on peut dire, que leur gloire étoit la sienne, non seulement parce qu'il avoit reçu leur sang, mais parce qu'il avoit eu le soin de se la rendre propre, & que quoi qu'elle eut plus d'éclat en lui, qu'en aucun autre, jamais personne n'en eut une plus juste opinion, & ne l'accompagna, d'une plus grande modestie.

*Et hoc dicimus, non quod habentibus grandia sint, sed quod continentibus mirabilia; dit S. Jérôme, parlant de la naissance de Paule.*

La naissance est une de ces choses, qui ne peuvent donner de véritable grandeur, qui méritent peu de louanges, lors qu'elles sont seules, mais qui ont paru dignes d'admiration aux plus éclairez, quand elles ont été jointes à la vertu & à la modestie. Selon cette maxime, la gloire de la Naissance étoit toute pure dans la personne du Prince. Sage & modeste, il n'en étoit point ébloui; Généreux & Magnanime il pensoit à la soutenir & à l'augmenter. Il connoissoit toute la vanité de cet avantage de la fortune; il sçavoit tout ce qui peut lui donner une juste valeur, & c'est par ce jugement qu'il avoit dans sa personne un prix, que les autres hommes lui ôtent souvent par leur orgueil, & par leur vaine opinion.

Mais ne regardons ce grand Homme qu'en lui-même. Quand il ne seroit pas né Prince, il étoit né pour le devenir. Dès qu'on jettoit les yeux sur lui, on étoit frappé de ces qualitez extérieures, qui les premières attirèrent les regards & l'estime des hommes, lors qu'ils voulurent se donner des Maîtres. Soit qu'on eût suivi le préjugé de ces Peuples, qui choisissoient pour leurs Rois les hommes les mieux faits, ou les maximes de ces autres Nations, qui mettoient à leur tête les plus forts, & les plus capables de les défendre, il faut demeurer d'accord que le Prince méritoit d'être choisi pour  
comman-



commander. La Nature, lui avoit donné un corps d'une constitution forte & capable de tous les travaux ; & elle l'avoit orné d'un extérieur auguste & beau, qui rendoit sa Personne toute aimable, mais qui n'étoit que la moindre partie de ce qu'elle avoit d'éclatant.

On remarque dans les grands hommes, je ne sçai quelle beauté noble, & spirituelle en quelque sorte, qui vient moins du corps que de l'ame, qui est une impression des sentimens du cœur, & un éclat visible des vertus, qu'on ne peut apercevoir.

Si jamais personne eut cette beauté, qui est un caractère de la vertu même, c'étoit le Prince. On voyoit sur son visage un certain éclat de douceur & de Majesté, qui pouvoit le faire craindre & le faire aimer, je ne sçai quoi de grand & de modeste tout ensemble ; un air de liberté, de tranquillité, d'empire, qui marquoit l'élévation de son ame, & ce génie supérieur à tout ce qu'il avoit à faire ; une sérénité toujours égale ; une bonté qui donnoit la confiance de l'approcher aux plus timides ; une Majesté, qui ne permettoit pas aux plus audacieux d'en abuser.

Cet extérieur étoit soutenu des qualitez de l'ame. Le Prince portoit dans le cœur, tout ce qu'il presentoit au dehors dans ses actions & sur son visage. Il avoit même l'ame plus belle encore, qu'elle ne paroïssoit l'être, & les marques qu'elle donnoit de sa grandeur n'étoient trompeuses, qu'en ce qu'elles en cachotent une partie.

C'est ce qui paroîtra dans la suite par la considération des différens états, où le Prince a vécu, & où il a rempli tous les devoirs, auxquels sa naissance & son mérite l'appelloient, avec un succès, qui a fait voir qu'il étoit d'une capacité universelle.

Comme il étoit Fils unique, & qu'il méritoit toute la tendresse de son illustre Pere autant par ses vertus, que parce qu'il étoit son Fils, le Prince retourné de ses voyages demouroit auprès de lui. Mais il n'étoit guères possible qu'il y demeurât long-temps. Et certes ç'eut été un grand malheur, qu'un Prince, qui pouvoit faire la félicité d'un Empire, n'eut fait



que celle d'une Province, dont il étoit né le Maître ; Malheur, dis-je, non pour lui, qui avec les qualitez des grands hommes, n'avoit point leur ambition, & qui plus est il étoit au dessus de sa fortune, plus il sçavoit s'en contenter, mais malheur pour le monde, qui auroit perdu le fruit, qu'il pouvoit retirer d'un si grand Homme. Car, comme le remarquoit un S. Docteur de l'Eglise, l'autorité, que Dieu donne aux bons Princes, n'est pas une faveur qu'il leur fait, c'est une grace, qu'il accorde au monde.

*S. Augustin*

*Le Roi de  
manda M.  
le Prince  
à son Pere  
avec beau-  
coup d'em-  
pressement,  
tant par  
plusieurs  
lettres, que  
par les solli-  
citations de  
son Envoyé  
dans le Cer-  
cle de la  
haute Saxe.  
Il lui donna  
d'abord le  
commande-  
ment d'un  
Régiment  
de Cavale-  
rie.  
En 1655.*

*Conits.*

*Casimir.*

C'est pour cela que lors que l'intérêt & l'ambition laissoient le Prince en repos, au milieu de sa famille, son mérite seul l'en tira. Connu, par le bruit, qu'il faisoit dans le monde, jusques chez les Etrangers, le Roi de Suède, Charles Gustave, forma le dessein de l'attirer dans ses armées, & l'on vit le Prince accompagner ce Monarque victorieux, qui marchant sur les traces du Grand Gustave, fit voir dans la Pologne cette valeur extraordinaire & ces succès rapides, dont le dernier avoit rempli toute l'Allemagne. S. A. suivit le Roi par tout: il se trouva dans les combats, dans les sièges, dans les batailles, & il eut beaucoup de part à la gloire de cette Expedition. Il soutint un long siège, contre toute l'armée Polonoise, dans une place & avec une garnison très-foible, & il le fit avec tant de prudence & de courage, que le Roi de Pologne, à qui seul il voulut la remettre, témoigna moins de joye d'entrer dans une Ville, qui lui avoit coûté beaucoup de temps & de sang, que de voir & de combler d'honneurs le Prince, qui l'avoit défenduë contre lui.

Ce fut alors un beau spectacle, de voir deux Rois Ennemis témoigner à l'envi de l'estime au Prince, louer sa valeur & sa prudence, & malgré l'opposition de leurs intérêts, l'honorer d'une manière si semblable, qu'on n'eut pû distinguer auquel des deux ses services étoient utiles ou funestes. C'est-là ce qui peut donner l'idée d'une gloire toute pure, acquise par le mérite seul, où l'intérêt ni la reconnoissance n'ont aucune part.

Mais le Prince ne sçavoit pas moins forcer des places, que les défendre, & de toutes les actions extraordinaires, qu'il



a faites, contentez-vous que je vous rapporte celle-ci. Le Roi de Suède, rappelé de ses Conquêtes à la conservation de son Royaume, mena ses troupes victorieuses dans les Etats de Danemark, où elles firent bien-tôt après le siège d'une place très-forte & très-importante, située au bord de la Mer, qui flotte au pied des ramparts. Les Assiégez croyoient leur Ville inaccessible de ce côté là, sans en négliger pourtant la défense, & le Général Suédois, pensoit à les amuser plutôt qu'à les vaincre, en les faisant attaquer par là. Mais il ne songeoit pas, que les entreprises, qui sembloient impossibles à d'autres, ne l'étoient pas pour le Prince, & qu'une valeur extraordinaire achève des desseins, que la prudence n'ose former.

*L'Admiral  
Wrangel  
assiége Fri-  
derichsod-  
de, dans le  
Futland.*

Le signal de l'assaut donné, ce Guerrier intrépide se présente à cheval à la tête des Escadrons, qui devoient le suivre; il entre dans l'eau, qu'il avoit sondée lui-même le soir, & s'avance jusque au pied des Pallissades. Ce fut-là qu'il fallut essuyer à découvert tout le feu des ramparts, & de quelques vaisseaux armés, qui en défendoient l'approche, pendant que l'on coupoit aux pieds du Prince ces gros troncs d'arbres, destinez à briser les ondes de la Mer, le seul Ennemi, qu'on pouvoit craindre de ce côté là. A peine y eut-il une ouverture capable de laisser passer un homme à cheval, que ce Héros, impatient de vaincre, se hâte, vole au pont, qui traverse le fossé, où les Ennemis l'attendent, détourne un coup de pique qu'on lui porte, tuë de sa propre main l'Officier qui commande, se fait jour au travers des Soldats, entre le premier dans la Place, pénètre jusques aux brèches, que les Assiégeans n'avoient encore pû forcer, & les reçoit dans la Ville; Ce fut ainsi, qu'après avoir remporté la victoire, le Prince eut encore la gloire de la donner, & qu'il exécuta, ce qui sembloit impossible, pendant qu'on ne pût achever qu'avec son secours, le seul dessein, où l'on avoit espéré de réussir.

Une action si glorieuse & si publique aquit tant de réputation au Prince, que l'Electeur de Brandebourg, Frideric



Guillaume le Grand, de glorieuse mémoire, ce Héros, qui aimoit la vertu, autant, qu'il la possédoit lui-même, forma le dessein d'attirer le nôtre auprès de lui. Gustave cependant n'oublia rien pour le retenir, il le fit Général, il l'admit aux Conseils les plus secrets, il lui destina les premières Charges du Royaume, pendant que Guillaume de son côté lui offroit tout ce qui pouvoit l'engager. Ainsi l'on vit un Roi d'un côté, & un Electeur de l'autre, se disputer en quelque sorte la Personne & les services du Prince, & lui presenter pour le retenir, ou pour l'attirer tout ce qui pouvoit toucher ses desirs, & piquer sa belle ame.

Quelque éclat, qu'ait la vie de ce grand Homme, elle n'a rien de plus glorieux, que cet endroit, & tout ce que l'on pourroit dire pour le louer, ne sçauroit donner une si haute idée de son mérite, que d'avoir été souhaité de deux Princes, que la Postérité regardera toujours comme l'ornement de leur siècle. Il n'y a qu'une vertu toute sublime & toute extraordinaire, qui ait pû exciter une espèce de jalousie entre deux Souverains, qui n'en avoient ni pour leur grandeur, ni pour leur autorité, ni pour leur gloire.

L'Electeur donna à M. le Prince, le commandement général de la Cavallerie, avec le gouvernement de la Marche de Brandebourg, & il lui fit épouser la Princesse Henriette Catherine d'Orange, sœur de Madame l'Electrice en 1659.

L'Electeur l'emporta sur le Roi. Le Prince préféra le service du premier, & ce ne fut ni le principal Gouvernement de l'Etat, ni le Commandement des Armées, ni le soin de sa fortune, qu'il pouvoit trouver par tout, où il portoit son mérite; ce fut l'estime, qu'il eut pour votre vertu, Madame, qui fut la cause de son choix; Vous fûtes le lien, qui attacha ces deux grands Hommes, & qui procura à la Marche Electorale ce précieux avantage, d'avoir été gouvernée à la fois par deux Princes, dont un seul pouvoit faire le bonheur d'un grand Etat.

Ce fut dans ce nouvel Emploi, que le Prince exerça les grandes qualitez qu'il avoit pour le gouvernement. Dans une application continuelle aux affaires, dans des liaisons étroites avec les plus grands Princes, & les premiers Ministres, attentif à tous les mouvemens de l'Europe; tantôt dans de grands voyages, chargé de ces négociations difficiles & secretes, que l'on



l'on n'ose confier qu'à des personnes consommées dans la prudence & dans la vertu ; tantôt à la tête des armées, occupé à poursuivre les Ennemis, ou à les arrêter ; toujours dans les Conseils importans ; prudent dans ses avis, droit dans ses intentions, sage à éviter le péril, ferme à le soutenir, juste, clément, généreux, sans ambition, & sans intérêt, chéri des peuples, estimé des grands, connu de tout le Monde, fidelle au Souverain dont il exerçoit l'autorité, il a rendu à S. A. Electorale ces grands services, dont la reconnoissance vient de paroître avec éclat, dans les tristes cérémonies, qui ont suivi sa mort. Je ne sçaurois marquer ici en détail ces services, dont le public conservera le souvenir. Mais voici ce que tout le monde a sçû, & ce que l'on doit admirer autant pour son importance que pour sa difficulté.

*S. A. Ele-  
ctorale a  
voulu qu'on  
traitât le  
Corps de M.  
le Prince  
avec les  
mêmes hon-  
neurs, qu'on  
avoit faits  
à celui de  
S. A. El.  
son Pere.*

Guillaume le Grand étoit au de-là du Rhin, avec ses troupes, pour défendre l'Empire des efforts de la France. Assuré contre les troubles du dedans par la prudence & la fidélité du Prince, il croyoit l'être contre les entreprises de ses voisins par les Traitez, qu'il avoit faits avec eux. Dans cette confiance il part, & pour défendre mieux l'Empire, il laisse presque sans défense ses propres Etats, lors que tout d'un coup les Suédois paroissent en armes, & entrent dans la Marche Electorale, sous le commandement d'un Général d'une grande expérience.

*Wrangel.*

Tout le Monde crût alors l'Etat au bord de sa ruine. La Capitale étoit dépourvûë des troupes nécessaires à sa défense. Le siège en paroïsoit inévitable, & la prise aussi bien que le siège. Les Bourgeois étonnez, loin de penser à conserver leur Ville, ne songeoient qu'à se sauver par la fuite. La prudence & la fermeté du Prince faisoient presque toute la force de l'Etat. Mais que peut la prudence desarmée, & le courage d'un Chef sans Soldats ? On l'ignoreroit peut-être si le Prince n'en avoit donné un grand exemple.

Dans cette extrémité, il assemble tout ce qu'il peut trouver de gens, capables de quelque résistance. Sa valeur, son habileté, sa vigilance, cet air de confiance & de liberté, qui



ne l'abandonnoit jamais, relevent le courage des plus abattus; la promesse d'un secours prochain, achève de les rassurer. Tout incroyable qu'est ce secours, on l'espère; c'est le Prince, qui le promet, c'est de l'Electeur, qu'on l'attend. L'Ennemi cependant trompé par ses artifices, ignore sa foiblesse, & ne peut dérober à sa pénétration ses propres desseins. A peine formez, des obstacles imprévûs les arrêtent. La victoire, en apparence assurée, devient difficile. Toutes les places sembloient ouvertes, on les trouve toutes d'un accès dangereux. La prudence du Gouverneur fait une résistance, qu'on ne pouvoit attendre de ses forces, & pendant que le Suédois cherche en vain des occasions, qui le fuyent, l'Electeur arrive des bords du Rhin. Ce Héros, qu'il croit trop éloigné, pour l'attendre, trop foible, pour le craindre, mais en effet trop rapide, pour être arrêté par les Rivières, les Montagnes, les Provinces; trop intrépide, pour être étonné du danger & du nombre, tombe sur l'Ennemi, le trouble, l'attaque, le défait presque en un moment, & achève par une victoire, qui fut un miracle de valeur, une marche, qui fut elle-même un miracle de diligence & d'habileté.

Mais pendant que le Prince s'occupe des intérêts & de la gloire de l'Electeur, ne croyez pas, qu'il néglige ni ses propres sujets, ni le soin de l'Empire. Present ici, quelquefois par lui-même, toujours par ses ordres, il gouvernoit en Maître digne de ces siècles heureux, où les Peuples n'avoient besoin d'autres Loix, que de la volonté de leurs Souverains. Jamais on ne vit un gouvernement plus doux, plus juste, plus favorable au bien public, plus de soin de protéger des sujets dans les grandes calamitez de l'Etat, plus de plaisir à les rendre heureux. Il lui étoit si naturel de faire du bien, qu'il ne pouvoit refuser aucune grace, ou s'il y fut forcé quelquefois, on peut dire, qu'une injustice ne coûteroit pas plus à un homme équitable, que lui coûtoit le refus d'une faveur. Aussi, voyez comme cette Ville croissoit tous les jours sous son ombre. Combien, dans peu d'années, de maisons élevées par ses libéralitez, de nouveaux Habitans établis, de

*Arbitria  
Principum  
pro legibus  
erant. Just.*



pauvres Artisans accommodés, de Citoyens enrichis. La prospérité étoit répandue dans toutes les familles, & la paix dont on jouïssoit ici, n'étoit pas même troublée par la vûe de ces Soldats, que l'Empire pour sa défense, tant le Prince sçavoit éloigner de nous, jusques aux moindres marques d'une guerre si cruelle & si funeste.

Que ne pouvoit-il en préserver de même l'Empire, dont il étoit Membre, moins encore par sa naissance, que par son amour & par ses services ! Sensible aux malheurs de l'Etat, jaloux de sa gloire, passionné pour son repos, de quel œuil en voyoit-il les pertes ou la prospérité ? Fidelle & incorruptible, dans les conjonctures les plus délicates, content de l'estime des Etrangers plus que d'autres de leurs tresors, pût-on jamais, ou le séduire par des artifices, ou le gagner par des offres ? Appliqué sans relâche à maintenir l'union des Princes, à accorder leurs intérêts, & même à terminer, s'il eut été possible, les différends de la Religion, cette source éternelle de soupçons, de défiance, & de discorde, ne fut-il pas dans l'Empire un de ces Génies, qui servent à lier les parties de ce grand Corps, à diriger leurs mouvemens, à les rapporter à une fin ? Attentif aux nécessitez de l'Etat, & telle est l'inconstance des choses humaines, ne pouvant plus, comme ses Ancêtres, fournir de grandes armées pour sa défense, ne sçût-il pas y suppléer, par sa propre vertu, & tirer de son zèle & de sa sagesse ces sollicitations, ces lumières, qui assembloient les armées, qui les faisoient agir. Je n'avance rien ici dont on n'ait de grandes preuves.

Tout le monde se souvient des progrès inouis de la France dans les Provinces-Unies, & de l'Etat où se trouva cette République, lors que presque en un jour, elle tomba du plus haut faite de la puissance & de la gloire dans la désolation & dans la servitude. On vit alors, que les Etats peuvent avoir des révolutions aussi promptes que les Souverains, & que la fortune d'une République peut périr comme celle d'un seul homme.

L'Electeur de Brandebourg, ancien Allié des Hollandois,



Prince parfaitement éclairé sur ses intérêts, puissant pour les défendre, hardi pour l'oser faire, seul, entre tous leurs voisins, forma le dessein de venir au secours des vaincus, de sauver un des plus beaux Etats du monde, & la liberté de l'Europe avec lui. Résolution digne d'un si grand homme.

Le Prince, qui avoit les mêmes pensées, n'ignora pas, long-temps le dessein de l'Electeur. Pour en assurer le succès, il étoit important d'y faire entrer sa Majeste Impériale, dont l'exemple & l'autorité entraîneroient infailliblement les Etats de l'Empire. Personne n'étoit plus propre à cette négociation, que le Prince; on l'en chargea, il y réussit. Son crédit & son habileté surmontèrent les difficultez du Traité, son courage en exécuta le dessein, & bien-tôt à la tête de l'armée Electorale, jointe à celle de l'Empereur, on le vit obliger les François à abandonner leurs conquêtes, & mettre à leurs progrès ces bornes, qu'ils n'ont jamais pû passer dans la suite.

Cette négociation, le salut de l'Empire & des Provinces-Unies, eut un fruit particulier pour le Prince. Plus connu de l'Empereur à quel point en fut-il aimé? Quelles liaisons ne conservât-il pas avec lui? Quelles lettres, pleines de confiance, & d'affection, en recevoit-il souvent? Combien de fois en fut-il consulté sur des affaires importantes? Ce Monarque vouloit même que le Prince s'attachât entièrement à lui, mais il y trouva deux obstacles invincibles, la Religion, & les intérêts de S. A. Electorale.

Seulement, lors que l'on crût la Fortune de l'Empereur ruinée sans ressource, & la Maison d'Aûtriche, après avoir combattu près de deux siècles contre celle des Ottomans, abattuë enfin par l'excès d'une puissance si redoutable, le Prince accourut au secours de l'Empereur. Comment en fut-il reçû? Seul, suivi de ses Domestiques & de quelques Gardes, on le reçoit, comme s'il amenoit une armée. L'estime & la reconnoissance, qu'on lui témoigne ne sçauroient s'exprimer, & ne peuvent être comparées qu'à l'affliction, que l'Empereur vient de faire éclater en apprenant sa mort. Caractère  
d'un



d'un homme important par lui-même. Ce n'est point une grande puissance, attachée à sa personne, qui fait estimer sa présence, où regretter sa perte; c'est sa vertu seule.

Et certes, il faut l'avoïer, le Prince en avoit infiniment. Grand Homme à la tête d'une armée, ou dans le Conseil, qu'il étoit honnête homme dans le commerce de la vie? Qu'il y avoit d'agrément & de politesse dans ses manières? Seur de sa propre grandeur, & sans l'avilir jamais, qu'il sçavoit bien en descendre? On eût dit, qu'il n'y en avoit dans sa personne, que pour donner du prix à sa civilité, & pour honorer avec plus d'éclat ceux qui l'approchoient.

Sa conversation étoit pleine de charmes. Il parloit de tout avec autant de justesse que de grace. La Religion ne lui étoit pas moins connue, que la Politique. Il étoit magnifique dans ses dépenses, modeste dans ses discours, fidelle à ses Amis, généreux envers ses Ennemis, libéral envers tout le monde, favorable aux malheureux, & presque toujours leur ressource, charitable envers les pauvres, accessible aux petits, toujours Maître de sa fortune, & ce qui met le comble à tant de qualitez excellentes, il portoit au fonds du cœur une piété solide.

Plein d'horreur pour l'irréligion, pour l'indifférence dans le service divin, éloigné des bassesses & de l'aveuglement de la Superstition, autant que des artifices de l'Hypocrisie, il étoit Chrétien par lumière, par choix, & l'étoit plus encore dans le secret que dans le public. Tous les jours il lisoit l'Ecriture avec cette attention & cette docilité, qui sont la prière la plus efficace pour en obtenir l'intelligence, & l'on voit encore dans les remarques, dont sa Bible est remplie, des traits de la lumière du Saint Esprit, qui l'éclairoit. Que ne pouvons-nous voir de même les impressions, que cette parole divine faisoit sur son ame, & dont d'autres personnes ont vû les effets, lors que ne pouvant retenir ces larmes, qu'il est glorieux aux plus grands Héros de répandre, il offroit à Dieu le sacrifice d'un cœur froissé par les douleurs de la pénitence, humilié à la vûe de la grandeur de Dieu & de ses jugemens,

Q



touché de sa miséricorde & de ses bien-faits. Vous, MADAME, tant de fois édifiée des témoignages secrets de sa piété, Vous-même, Vous nous l'avez appris, & quand Vous l'auriez voulu taire, pour ne pas trahir la modestie, ne nous en reste-t-il pas un témoin parlant dans cette excellente Prière, qu'il avoit composée, & qu'il adressoit à Dieu toutes les fois qu'il étoit seul.

Redoublez ici vôtre attention. Vous pleurez la mort du Prince, voici ce qui doit changer vos pleurs en actions de grâces. Vous aimez sa gloire, voici ce qui lui a mérité une louange immortelle. Vous êtes engagé dans le monde, voici ce qui peut, ou vous préserver de ses desordres, ou vous en guérir.

Lors que ce Prince, retiré dans son cabinet, revient des occupations ou des divertissemens du monde, craignant d'en être suivi, troublé, dans la solitude, que fait-il pour en bannir les idées, & pour en purifier son cœur? Il considère ce progrès si insensible, mais si rapide de la vie vers sa fin, la mort toujours prochaine, ou plutôt, toujours présente, le tombeau, la cendre, le Tribunal de son Juge, les peines & la gloire de l'éternité; Il attache sa vûe sur ces dernières fins de l'homme, si propres à régler sa course, & prosterné devant Dieu, il lui demande la grace de bien vivre, pour avoir celle de bien mourir. C'est le sens de cette prière, dont je vous parle.

Sacré soin, précieuse sollicitude, sceau de Dieu dans les âmes prédestinées, vigilance nécessaire, mais rare dans tous les hommes, plus rare dans les Grands, & plus nécessaire encore aux Grands qu'aux autres hommes!

Un homme sans naissance & sans fortune, voit toujours la poussière, d'où il a été pris, & où il doit retourner. Tout contribué à la cacher aux Grands, & il faut une grace bien extraordinaire du Saint Esprit pour leur faire voir au milieu des honneurs, des divertissemens, des affaires, ces objets tristes & humilians, que l'on n'a pas la force d'envisager dans la retraite, dans la misère, dans l'abaissement.



Dieu fit cette grace au Prince. Il dissipa ces enchantemens de la grandeur, qui l'environnoient, & lui découvrit le néant du Monde & de la vie, dans la fleur de la vie, dans la gloire du Monde. Au milieu de la Cour, jouissant d'une santé ferme & vigoureuse, loin du tombeau, ce Prince médite la mort, & se fait une habitude douce & salutaire d'y penser. La coutume de la voir en éloigne ce qu'elle a d'effrayant, & ne lui ôte point ce qu'elle a d'utile. Il se plaît à s'en entretenir, & il en parle quelquefois d'une manière également ingénieuse & sainte. Ecoutez sur ce sujet un de ses discours.

C'est, disoit-il, une foiblesse indigne d'un homme raisonnable, de regarder la mort comme ce Philosophe, qui l'appelloit, le Roi des Terreurs, de la représenter avec un appareil redoutable. Pour moi, je la regarde comme l'Ambassadeur de Dieu, qui vient nous apporter ses derniers ordres. Elle me paroît, non vêtue d'un habit noir & funébre, mais parée de blanc, & couverte du linceül, que Jesus Christ laissa dans son Tombeau. Les Gardes, qui accompagnent ce Ministre de Dieu, pour lui faire honneur, sont les Anges, qui descendirent à la résurrection de Jesus Christ, & si dans le lieu, où le Corps du Seigneur avoit reposé, on en vit un aux pieds, & un autre à la tête, c'est pour nous apprendre, que les uns préservent le corps, & les autres l'ame, des injures de Satan.

Telles étoient les pensées & les discours de ce grand homme, lors qu'il sentit les premières atteintes de la maladie, qui vient de l'emporter. D'abord il le dissimule. Il s'étoit fait de bonne heure une forte habitude de conserver de l'empire sur la douleur, de la vaincre, de la cacher. Cent fois on l'a vû pressé par des douleurs cruelles, parler d'un air tranquille, & traiter des affaires importantes avec une entière application, sans pousser un soupir & sans changer de visage. Noble effet d'un grand courage, & d'autant plus admirable en lui, qu'étant joint avec beaucoup de douceur naturelle, il ne tenoit rien de la dureté, qui fait la constance des Barbares.



C'est avec cette fermeté ordinaire, que le Prince supporte, cache, néglige son mal. La vigueur de son tempérament l'a accoutumé au mépris des incommoditez; le soin de se préparer à mourir, au mépris de la mort même. Ainsi plein de sa propre douleur, & portant déjà la mort dans le sein, mais toujours libre, tranquille & tout à lui-même, il part, pour son Gouvernement, & laisse à sa famille l'espérance de la revoir bien-tôt.

*S. A. S.  
est morte  
de la dissen-  
serie.*

Passons ici sur des circonstances tristes, qui ne serviroient, qu'à exciter des larmes, que nous ne pouvons arrêter. La chaleur, le voyage, irritent un mal, qu'on néglige; on commence d'en connoître la malignité, le Prince la voit, & juge de sa destinée. Seigneur, c'est ici, où ta grace doit le soutenir, & achever l'œuvre excellente, qu'elle a commencée en lui.

Dieu le fait, MES FRERES. La constance & la piété du Prince ne se démentent point. A l'aspect de la mort sa vertu se fortifie. Il l'envisage présente comme il la vit éloignée. On n'apperçoit ici ni les terreurs de l'homme foible, ni la sécurité de l'impie, ni le desespoir du méchant, ni la fierté du Philosophe. La mort est la privation de la vie; Il la méprise. C'est la citation du pécheur devant le Tribunal de son Juge; Il la craint. C'est la comparution du fidelle pénitent au Trône de la grace; Il se rassure. C'est le chemin de l'immortalité; Il la desire; Il l'embrasse.

Mais ces sentimens, renfermez presque entièrement en lui-même, éclatent peu. Comme ils n'ont point pour lui cette nouveauté, qui surprend, il n'a pas de peine à les retenir. Seulement lors qu'un Domestique, étonné de sa tranquillité, s' imagine, qu'il ignore le péril, où il est, & lui dit en tremblant, qu'il est temps de penser à mourir; Il n'en est plus temps, répond-il, que seroit-ce si je n'avois, à m'y préparer, que les momens, qui me restent.

Cependant ses douleurs redoublent, ses forces s'épuisent, & lui toujours attentif, recueilli, sans se dissiper en discours, les yeux levez au Ciel, quelquefois fermez de foiblesse, deman-

mandant



mandant de temps en temps, si la Princesse est arrivée, l'unique soin qui l'occupe encore sur la terre, expire enfin sans l'avoir vûë, & remet à Dieu l'esprit, qu'il en a reçû.

Ainsi meurt ce grand Homme, digne du souvenir éternel de la Postérité. Prince, qui ne fut pas sans défauts; Oseroit-on en parler autrement à la vûë de ses cendres, ennemies encore de l'orgueil & de la flâterie, & le louer d'une manière indiscrete & vaine? Prince, dis-je, qui ne fut pas sans défauts: aucun homme n'en fut jamais exempt, mais qui les effaça, devant Dieu, par sa pénitence; devant les hommes, par de grandes vertus; Né pour la Cour, pour les hauts Emplois; d'un mérite plus étendu que sa Fortune; Grand dans la dépendance, & qui sembla n'être soumis, que pour unir la gloire de l'obéissance aux vertus d'un Souverain; Heureux dans la guerre, où il ne fut jamais contraint de fuir; dans les affaires, qu'il mania toujours avec succès; dans sa famille, dont il fit les délices, & qu'il aima avec une tendresse, qu'on ne peut comparer, qu'à l'amour, qu'elle avoit pour lui. Ainsi meurt ce grand Homme, & semblent s'éteindre, avec sa vie, la gloire & la prospérité de sa Maison.

Mais que dis-je, qu'elles semblent s'éteindre? La douleur nous aveugle, & ces tristes objets, qui nous environnent, & qui nous pénètrent, nous cachent nos justes espérances. Notre prospérité dépend-elle de la présence & de la faveur des hommes mortels? N'est-ce pas de l'éternelle miséricorde de Dieu?

Non, non, MES FRERES, la lumière n'est que semée pour le Juste, elle n'est pas éteinte; cachée pour quelque temps, on la verra renaître avec plus d'éclat & de gloire. Dieu, toujours favorable à ceux, qui espèrent en lui, nous prépare des consolations efficaces, & déjà même à travers ces ténèbres de tristesse & de crainte, qui nous enveloppent, je vois luire sur nous les premières clartez de son visage.

Déjà ce Prince Religieux, Sage, Puissant, Magnifique, lié si étroitement à cette Auguste Maison par le sang & par l'alliance, touché des services de nôtre bon Maître autant que de

*S. A. Ele-  
ctoral de  
Brandebourg.*

R



sa mort, s'intéresse au malheur de sa famille d'une manière si généreuse & si tendre, qu'il semble mettre une partie de sa gloire à le réparer.

*Rebelles la-  
chrymas  
S. Jérôme.*

Déjà l'illustre Veuve commence à revenir de cet accablement de douleur, qui nous causa de si justes allarmes. Elle sçait, que des pleurs immodérez seroient en quelque sorte rebelles à la Providence; que dans les plus justes afflictions il y a un degré de sensibilité, qui n'est plus vertu; qu'elle se doit à ses Enfans & à ses Sujets; qu'elle ne peut les consoler, qu'en se consolant elle-même.

Déjà le Prince, Héritier du Nom, de l'Etat, de la Gloire de son grand Prédécesseur, se prépare à l'imiter; à ne laisser aucun vuide dans la place, qu'il lui a quittée; à posséder ses Vertus, comme son Autorité. Jugeant avec raison, qu'il seroit indigne de lui, de devoir entièrement sa dignité à sa Naissance, ou à la Fortune, il veut être tel par lui-même, qu'on eût dû le choisir pour commander, si la Naissance ne l'y avoit appelé.

Oùi, MONSEIGNEUR, & je puis sans doute en répondre au public, ce sont-là vos intentions. Vous Vous préparez à remplir le caractère singulier & extraordinaire d'un Prince, digne d'un si grand Nom. Je n'ai pas dessein de vous instruire de l'étendue de ce caractère. D'autres auroient soin de le faire, si vous l'ignoriez. Mais permettez-moi d'en développer l'idée devant Vous, & devant ceux qui m'écoutent. Pourrois-je mieux les consoler du Prince, qu'ils ont perdu, qu'en leur faisant voir, quel Prince Vous voulez devenir?

Un Prince, MONSEIGNEUR, n'est pas un homme ordinaire, ni le Trône, où il est élevé, la seule distinction, qui le sépare de ses sujets. C'est un homme, que la Providence met au dessus des autres, mais qui doit s'y mettre lui-même par son Mérite; qui chargé du plus grand & du plus difficile de tous les Emplois, doit avoir ces qualitez éminentes, qui sont nécessaires pour régner sur les autres, pour soutenir le poids d'une grande autorité, & d'une grande fortune, pour régler l'usage d'un pouvoir indépendant, & pour



trouver, dans sa propre vertu, une loi sévère & impérieuse, qui régle ses desirs & ses actions. C'est un homme, libéral dans l'abondance, magnanime dans les dangers, modeste dans les honneurs, tempérant au milieu du luxe & des plaisirs, grave sans être trop sévère, prudent sans artifice, humain sans foiblesse, d'une élévation tempérée par la douceur & l'honnêteté, juste, sage, vaillant, laborieux, actif, Ennemi de l'impiété, Protecteur de la Religion; Et pour tout dire en un mot, un homme, qui, étant le premier Ministre de Dieu, doit approcher plus que tous les autres de ses perfections infinies, & exerçant son autorité, l'exercer comme lui.

C'est-là, MONSEIGNEUR, l'idée d'un Prince digne du rang, où Dieu l'a élevé, des respects & de la soumission des hommes. C'est à cette haute vertu, que vous voulez parvenir, & Dieu, qui vous y appelle par les qualitez excellentes, qu'il Vous a données, veuille bénir ce glorieux dessein, & accomplir en Vous nos vœux & nos espérances.

Et Nous, MES FRERES, profitons de nôtre perte. Qu'une mort, si funeste à tant d'égards, soit utile à nôtre salut. C'est un Prince, qui vient de mourir. Grands de la Terre, voyez le néant des grandeurs humaines. Elles s'évanouissent comme une ombre, & il n'en reste rien, que l'usage qu'on en a fait, & le compte qu'on en doit rendre.

C'est un homme robuste, qui meurt dans la force, & lors qu'on s'attend à le voir passer le terme, que le Prophete marque aux plus vigoureux. Hommes forts & vains, qui jouissez de la vie, comme si vous étiez immortels, voyez le néant de vôtre gloire & de vôtre félicité. Cette force du tempérament, cette santé ferme & vigoureuse, ces appuis de la vie, qui vous semblent de marbre & d'airain, sont la fragilité même. Vous les verrez se renverser & se briser dans un moment, à la rencontre d'un vermisseau.

C'est un Chrétien prudent, éclairé, à qui les affaires, le Monde, la Cour, la Grandeur n'ont pû dérober la vûe de sa dernière fin. Mondains, qui n'y faites aucune réflexion,



voyez, si vous serez excusables de l'oublier dans une condition, où les tentations sont infiniment moindres, & les secours incomparablement plus grands.

Enfin, c'est un Prince, qui prend en mourant le caractère de Pasteur, qui, comme le Prophete Roi, revêtu de la double autorité, que Dieu a donnée aux hommes, enseigne à son peuple le chemin de la vie éternelle. O vous, qui respectâtes dans sa bouche des ordres humains. Domestiques obéissans, sujets fidelles, respectez la parole de Dieu, qu'il vous annonce, & toutes les fois, que la mémoire de votre Souverain réveillera, dans vos cœurs, les sentimens de reconnaissance & de vénération, qu'il a mérités, souvenez-vous, qu'en mourant, tout prêt d'entrer dans le Ciel, & presque au nombre des Esprits immortels, il vous laissa cette importante leçon, monument éternel de sa piété, c'est ici la vie éternelle de connoître un seul vrai Dieu, & Jesus Christ Envoyé de Dieu.

Puisse la douleur, dont nos ames sont pénétrées, favoriser l'impression, que cette parole doit faire sur nos cœurs. Puisse ce jour d'affliction pour nous, être pour les Anges du Ciel un jour de Fête, à cause de la conversion de quelques pécheurs. Puisse le seul vrai Dieu trouver en nous de vrais & de purs adorateurs, qui le servent en esprit & en vérité, & qui ne servent que lui seul. Puisse enfin Jesus Christ, l'Envoyé du Pere, revêtu des Caractères augustes & lumineux de Fils de Dieu, créer dans nos cœurs l'obéissance & la foi, & par une connoissance de la vérité, également certaine, efficace, & pure, nous conduire à la vie éternelle. Amen.

F I N.





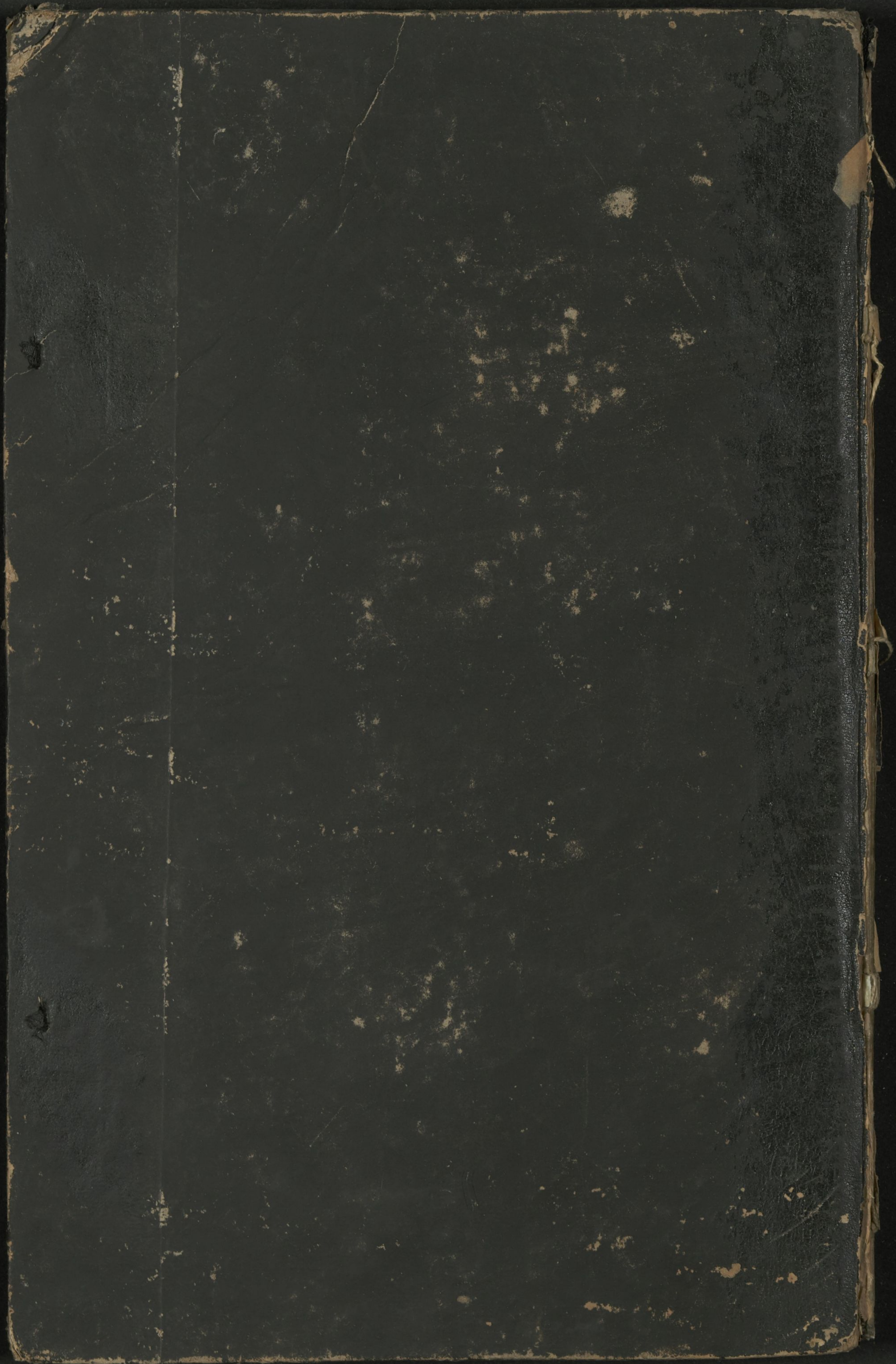














SERMON FUNEBRE  
DE TRES-HAUT  
ET  
TRES-PUISSANT PRINCE  
JEAN GEORGE II.  
PRINCE D'ANHALT,

DU SABBAT, D'ANGRIE ET DE WESTPHALIE,  
COMTE D'ASCANIE,  
DE ZERBST ET DE BERNEBOURG, &c.  
GOUVERNEUR DE LA MARCHE DE BRANDEBOURG,  
CHIEF DE LA MAISON ROYALE ET  
CHIEF DE LA MAISON ELECTORALE, &c.

*Lu, dans le Château de S. Altesse Sérénissime  
le Novembre 1693.*



A BERLIN,  
BERT ROGER, Libraire & Imprimeur  
de Son Altesse Electorale.

M. D C. X C V.

